Piloti

Le journal des élèves
du Lycée Pierre Loti - Istanbul

Numéro spécial

Concours « Plumes en herbe » 2006

Série policière

Un mari ou un voleur ? page 2
Le destin mortel page 4
Un terroriste mystérieux page 5
Roseville page 7
Le chien page 8
L'unique cliente du peintre page 9
L'homme à l'accordéon page 10
L'assassin est un psychopathe page 11
L'aigle et la colombe page 12
Les dames aux cartes page 14
Les Tineri page 15
La folie de la drogue page 16
Quatre filles page 17

Série fantastique

Le joueur de contrebasse page 18
Le sanglot du violon page 19
29 février page 20
L'île perdue page 22
Bernard page 23

Série dramatique

Elle s'appelait Clotilde page 24
Texas page 26
Le vol de Marili Mon-Gros page 27
La malédiction des anglais page 28
Une vie pour une autre page 28
Souffrances à Berlin page 30
Photo n°2 page 31

Articles : Collégiens et lycéenne du Lycée français Pierre Loti d'Istanbul

Photographies : Margaret Bourke-White, Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Josef Koudelka, Jacques-Henri Lartigue et Sebastião Salgado

Coordination : Frédéric GERARD, Lionel BANSARD, Florence DEMIRKAN et Gisèle DURERO

Édition et mise en page : Frédéric GERARD

DES PLUMES EN HERBE !

« Je vois… je vois… des amours, des crimes, une étrange histoire… » semble annoncer la diseuse de bonne aventure, levant les yeux des cartes étalées. Elle pose pour l'objectif, immobile pour toujours dans une des trois séries de photos proposées aux jeunes auteurs du Lycée Pierre Loti ; c'est comme si elle interrogeait du regard tous les candidats du concours « Plumes en herbe », dont les récits fleurissent en ce numéro spécial du Piloti.

Trois séries d'images proposées par les documentalistes, l'une policière, une autre dramatique, une autre encore fantastique, trois séries signées des plus grands noms, pour que les plumes prennent leur envol, pour que pousse l'herbe en liberté sur les prairies de l'imagination.

Et comme la diseuse de bonne aventure face à ses cartes, les élèves ont « vu », dans les images qu'ils feuilletaient, des enquêtes magistrales, des malheurs déchirants, l'ombre portée du surnaturel. Certains se sont lancés seuls dans l'écriture, d'autres ont reçu en équipe la commande d'une nouvelle dans l'atelier de la classe. Mais tous se sont piqués au jeu, comme en témoigne cette abondante livraison.

Lire tous ces textes, c'est retrouver sous un angle à chaque fois nouveau, au détour d'une phrase, les clichés originels des photographes. C'est parcourir de manière imprévue un domaine familier - Ah oui ! C'est cette photo qui a inspiré l'auteur, celle-là maintenant ! - et s'aventurer dans les rêveries de chacun ; c'est avoir le bonheur de la reconnaissance et de la surprise. Comme nous, ces essais de nouvelles sont tous parents, tous différents.

Alors, si certains récits montent au podium du palmarès, prenez le temps de tous les découvrir et de rencontrer l'imagination des autres : Bonne lecture !

Lionel Bansard

Robert Doisneau La diseuse de bonne aventure, 1951

Un mari ou un voleur ?

En fin d'après midi, vers 17 heures, Monsieur et Madame Larreteau se promenaient dans la rue des Antiquaires. Madame Larreteau, Marie-Antoinette, s'arrêta devant une vitrine dans laquelle se trouvaient quelques tableaux parmi des objets divers. Intriguée par l'une des œuvres d'art, elle ne pût détacher son regard du spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Georges, son mari, ne prêta aucune attention à ce qui pouvait tant intéresser Marie-Antoinette. Son intérêt se porta naturellement sur un tout autre objet représentant une jeune femme nue, dont la blancheur du dos ne pouvait que renforcer le contraste avec la rugosité du décor et faire ressortir ainsi la volupté du corps.

Pressentant le comique de la situation, il pensa à tout autre chose lorsqu'il fut interrompu par une parole courte, intransigeante :

« Il me le faut !

- Ma chérie?

- Demain, je viendrai le chercher ; en attendant je le fais mettre de coté ! ».

Georges à aucun moment ne pensait imposer à sa femme son point de vue. Il ne voulait pas appartenir à cette catégorie d'hommes qui infantilisent leur compagne et l'obligent à supplier : *« S'il te plait…, comme il est beau ! N'est-ce pas ? Allez mon chéri ! »*. Et surtout il ne voulait pas endosser le rôle de l'homme inculte machiste et méprisant : *« Non, je refuse cette « croûte » dans ma maison ! »*. Donc, ils n'étaient pas sur le point de se donner en spectacle par une altercation, si commune entre couples, qui aurait été indigne d'eux comme aurait pu le supposer un observateur indiscret. Jetant un dernier regard sur cette jolie fille nue, il se projeta dans le passé sur cette place où se retrouvaient les jeunes du village :

« …Elle portait une belle robe bleu ciel et des chaussures blanches. Je tenais mon vélo à la main et, discutant avec mes amis, j'en profitais pour jeter un regard discret vers celle qui deviendrait un jour Mme Larreteau. En réponse, elle esquissait un sourire charmeur qui me transportait de bonheur. Si c'était à refaire, est-ce que j'épouserais Marie-Antoinette ? Sans aucun doute, sa passion pour l'art n'a pas d'égales, et ces promenades romantiques qui nous ont conduites avec Pipo, notre chien, le long des quais de la Seine pour retrouver les artistes peintres ! Ce sont des moments exquis qui font le sel de la vie. »

Il était temps de rentrer, Marie Antoinette était satisfaite. Quelques instants après, elle sortit à nouveau et décida de se rendre seule dans le parc qui longeait le bord de la Seine comme chaque fois qu'elle prenait une grande décision. Elle avait besoin de se recueillir. A cette heure encore, une mère était assise sur un banc et avait abandonné la surveillance de son enfant pour contempler un couple d'amoureux. Que faisait donc ce gendarme face à elle ? « Instant d'intimité furtive livrée au regard de l'observateur attentif » murmura-t-elle.

Profitant de ce temps libre, Georges était retourné dans la rue des antiquaires. « Comment faire disparaître ce fameux tableau, car celui là précisément va attirer les quolibets de mes amis, qui ne s'en priveront pas. Il est hors de question que Marie-Antoinette sache, elle doit continuer à ignorer. Cette artiste a disparu, et je n'ai jamais informé Mimi de notre liaison. Roger peut me tirer de ce mauvais pas », pensa-t-il.

Accordéoniste de rue, Georges l'avait connu dans sa jeunesse. Que d'aventures n'avaient-ils pas partagées ! Après avoir reconnu Georges et une fois l'instrument rangé, ils se rendent au bistrot du coin pour prendre un ballon de vin rouge. Puis Georges en vient au fait et demande à son ami d'enfance ce qu'il propose :

« Ah mon vieux, tu as bien de la chance car le vendeur de tableaux n'est pas bien malin. Ecoute-moi, reviens ici cette nuit, le travail sera fait. Je connais un petit gars qui fera l'affaire. Il n'y a pas de sécurité pour ces marchandises, la rue d'ici est mal fréquentée et les gendarmes font une ronde, mais il sera très discret. Une fois la vitrine cassée, ce sera facile. Tu pourras emporter le tableau ce soir même, mais il faudra t'en débarrasser. Et après, le plus facile pour toi, c'est de rencontrer Melissa, la voyante. Elle a le cœur sur la main. Elle est prête à rendre service quand il s'agit d'histoire d'amour. Tu lui dis que c'est moi qui t'envoie. »

Le lendemain, alors que Georges avait pu mettre à l'abri ce qu'il avait dérobé, Marie-Antoinette revint chez l'antiquaire et s'aperçut que le tableau tant désiré n'était plus là. « Il a été volé cette nuit madame ! Alors que je comptais sur la surveillance de la police, je suis déçu. Mais je mettrai une grille de protection, l'époque a bien changé, ce n'était pas comme ça dans ma jeunesse, avec tous ces voyous qui traînent dans les rues. »

Un gros caillou n'avait pas suffi pour briser la vitrine, un banal maillet avait fait l'affaire et la police présente était à la recherche d'indices. Marie-Antoinette, frustrée, en état de choc, rentra chez elle.

Le jour suivant, il fallait emprunter les quais et surprendre l'intimité de quelques couples enlacés avant de pouvoir atteindre le domicile de la voyante. C'est bien là, au numéro 10, dans une petite cour intérieure que se trouvait la porte ornée de dorures baroques qui contrastaient avec la sobriété de son lieu de travail. On pouvait y lire : « Melissa, Voyante ». Georges frappa à la porte. « Entrez », dit une voix chevrotante. La destinataire du tableau était dans une pièce sombre, éclairée d'une simple lampe, sans aucun doute pour renforcer la magie du lieu. Finalement c'est une cartomancienne qu'il trouva.

« Bonjour Madame Mélissa, dit Georges en fermant la porte discrètement. Ma démarche est quelque peu… spéciale dirons nous, c'est pourquoi, après avoir contacté mon ami l'accordéoniste Roger, je m'adresse à vous. Je m'appelle Georges, et je suis, disons, le propriétaire d'un tableau que je souhaite voir disparaître. En d'autres termes, c'est un tableau volé, qui ne doit pas réapparaître sur le marché des œuvres d'art et surtout pas dans ma demeure. Aussi, je souhaite vous le confier.

- Je connais votre affaire, les choses m'ont été longuement relatées. Je ne suis pas du tout favorable à ce genre d'échange. Je pense que vous vous rendez compte de la situation dans laquelle cette affaire me met. J'ai une profession honnête que je ne voudrais nullement voir compromise par des actions répréhensibles.

- Vous avez raison, mais sachez Melissa, si je puis vous appeler ainsi, que c'est une affaire de cœur. Ma femme, Marie-Antoinette, serait un danger pour elle-même si elle avait le moindre soupçon me concernant. Je suis parvenu à instaurer un climat de confiance, de respect mutuel qui serait détruit du jour au lendemain. Ma femme est fragile et doit ignorer mes écarts passés. Que voulez-vous, j'étais jeune et insouciant et nous avons avec la peintre de ce tableau, disons entre artistes, brisés les chaînes qui nous entravaient. J'ai évolué malgré tout, un peu plus que les autres et je redoute une maladresse de la part d'amis bien intentionnés.

La voyante réfléchit :

« Pourquoi vous y prendre de cette manière, il y avait tant d'autres façons de procéder ?

- Madame, le point faible de l'homme, c'est le temps. Et je n'ai pas eu le temps nécessaire.

- Bien, je vous envoie un courrier pour fixer les modalités. »

Robert Doisneau Coup d'œil de côté, 1948

Domicile des Larreteau, le lendemain soir à 18h00. Un message urgent est apporté par un enfant pour Monsieur Larreteau. «Voici la lettre de Mme Melissa, le rendez-vous est fixé pour demain », se dit-il mentalement en lisant le contenu. Georges prit son manteau et posa machinalement la lettre sur l'étagère du hall d'entrée sous les yeux de sa femme en lui disant qu'il sortait. Celle-ci, une fois la porte fermée, s'en empara prestement pour la parcourir des yeux : *Rendez-vous demain à midi, avenue des Petits Bois pour la livraison du tableau*. « Tiens, c'est étrange! Georges ne fait pas d'affaire en cachette. Ce n'est pas son genre. Serait-il… dans cette affaire de tableau volé ? Mon tableau !!!... Je parie que c'est mon tableau! Le monstre, le goujat !! ».

Pendant que Georges se trouvait dans le parc, faisant de profondes inspirations pour absorber l'oxygène libéré par les arbres, ce qui lui faisait le plus grand bien - il avait besoin de se détendre -, Marie-Antoinette préparait sa petite vengeance. Elle saisit le combiné du téléphone pour demander au commissariat l'inspecteur de police en personne, qui était une ancienne relation. Elle lui dit connaître le voleur du tableau de la rue des antiquaires, l'heure, le lieu et la date d'échange de celui-ci, ainsi que les personnes concernées : son mari et une voyante. Surpris, il se demanda s'il n'avait pas affaire à un canular, mais, vu la personnalité de Marie-Antoinette, il ne pouvait qu'obtempérer et se rendre en personne sur le lieu indiqué, demain à midi, avenue des Petits bois. Le lendemain à 11h30, Marie-Antoinette avait un rendez-vous avec une amie, mais elle l'annula pour pouvoir être aux premières loges et observer l'arrestation de son voleur de mari.

Le lendemain matin, Georges se leva sans empressement, convaincu qu'il avait fait pour le mieux, n'accordant à ce type « d'incident » qu'une attention négligeable, espérant ainsi préserver la tranquillité des lieux et des esprits. Toutefois il surveillait l'horloge : « Dans 4 heures, tout sera réglé », se dit-il. Une fois arrivé sur le lieu du rendez-vous, un grand paquet sous le bras recouvert de papier kraft, il s'assit sur un banc et jeta négligemment un regard à sa montre : 11h55. Puis il scruta attentivement les alentours sans remarquer ni les deux voitures banalisées de la Police, ni une observatrice particulièrement discrète parmi les arbres. Que pouvait-il se passer pour Georges ? Finalement, avec 5 minutes de retard, Madame Melissa, la voyante arriva, Georges se leva pour la saluer et l'invita à s'asseoir sur le banc. Non, ce n'était pas un rendez-vous amoureux comme il aurait pu être supposé. Le paquet fut remis à la voyante, c'est le moment que choisit l'inspecteur pour interpeller les deux personnages qui n'opposèrent aucune résistance. Est-ce que cela en valait la peine ? Georges fût étonné par cette situation, comment était-ce possible, quelle était l'erreur ? Mais oui la lettre qu'il avait négligemment posée sous les yeux de sa femme, était-ce un acte manqué pour faire comprendre qu'il désirait inconsciemment cette situation ? Mais dans quelles conditions ! Mimi n'était pas aussi transparente qu'elle voulait le laisser croire. Aussi regrettait-il d'avoir entraîné Mme Melissa dans cette aventure. Elle n'y était pour rien. Il faudrait faire quelque chose. A une dizaine de mètres de là, Marie-Antoinette observait la scène, satisfaite d'elle-même. En moins de 30 secondes, Georges et la voyante, les mains menottées, furent emmenés au poste de police avant d'être déférés auprès du tribunal. Le tableau fut rendu à l'antiquaire qui attendait depuis le début, sans trop y croire, le retour d'«Apothéose » dans son magasin. Il ne perdrait pas d'argent. Alors qu'il le déposait cérémonieusement dans la vitrine, il entendit quelqu'un entrer et s'écria :

« Madame Larreteau, quelle bonne surprise, Puis je faire quelque chose pour vous ?

Tout en pointant du doigt le tableau qui avait été l'objet de tant de péripéties, elle répondit en arborant le sourire du vainqueur :

- Combien pour ce tableau ? »

Dénouement ou épilogue

Un an plus tard, un homme accompagné d'une jolie jeune femme regardait attentivement une vitrine qui ne lui semblait pas inconnue dans la rue des antiquaires. Cette fois, il s'y trouvait une reproduction de photographie d'assez bonne qualité représentant un spectacle étrange dans la ville, dérangeant même. Jeu de contrastes en noir et blanc, personnages figés. Puis, plus haut, une autre photographie exposant un bras tendu devant un boulevard connu, une montre au poignet. Mr. Larreteau sourit - le temps, toujours le temps - et il poursuivit sa route avec sa compagne pour aller saluer son ami musicien. Sans l'intervention de celui-ci, la plainte n'aurait jamais été retirée. Une simple explication, et entre gens de bonne compagnie, une entente est toujours possible. Il a suffit tout simplement d'indemniser le propriétaire de la vitrine brisée, et de lui fournir quelques explications. Il a pris les choses avec un sourire entendu et se serait presque fondu en excuses si Mr. Larreteau n'avait pas changé de sujet de conversation pour parler de connaissances communes. Cet événement avait permis de rencontrer la fille de Mélissa (la peintre !), magnifique jeune femme, ayant hérité des qualités de sa maman.

Vous voulez savoir ce qu'est devenue Mme Larreteau ? Eh bien, après avoir retrouvé cet ami bien attentionné qu'était Mr. l'inspecteur, elle a renoué une ancienne relation et se trouve être aujourd'hui l'épouse de Mr. l'inspecteur de police.

Sans aucun doute sera-t-elle cette fois-ci passionnée par la recherche de photographies énigmatiques représentant la lutte contre le crime. Justement, je viens d'en apercevoir une, rue des Antiquaires.

Morgane Barraud, Christopher Philips
et Alize Yüksel, 4ᵉC

Le destin mortel

« Que ce tableau est magnifique ». C'était à cela que pensait Mr. Auguste pendant qu'il regardait avec étonnement et bonté la petite toile posée sur le mur du musée. Malgré sa jeunesse, on pouvait lire dans ses yeux, la vieillesse et la fatigue que lui avait causé son métier. À vingt-neuf ans, il avait atteint toute sa capacité pour une chose qu'il désirait plus que tout autre : devenir détective. Les caractères sympathiques qu'il n'avait vus et entendus autrefois que par l'intermédiaire d'un autre monde, les rêves, venaient à lui aujourd'hui attendant qu'il marche de l'autre côté pour démarrer. Tout le monde savait qu'il était intelligent et bon en son métier mais ce que personne ne pouvait imaginer c'était ses désirs et ses petits contentements. C'était une personne aussi étrange que fascinante, il avait des goûts différents. Il adorait les peintures et les musées. Il pensait que dessiner révèle toute la vérité cachée en soi comme pour un coupable et un crime. Il se déplaçait toujours à pied profitant des années 1960, à l'ancienne. C'est-à-dire qu'il surveillait aussi sa santé. « Marcher » avait-il dit un jour « est le meilleur sport que l'Homme puisse faire ». Cela est le signe de son sens de vérité et de raisonnement. Seulement il avait une passion qu'il cacherait jusqu'à la mort qu'il n'avait jamais révélée à personne: l'astronomie. Il ne pouvait se contrôler quand on lui parlait de signes du zodiaque ou autre chose se rapportant intimement à sa nature. « Je dois acheter se tableau » se disait-il en marchant à son bureau. Il voulait compléter sa collection de cent oeuvres de Signac. Il avait toujours admiré comment une telle personne pouvait utiliser son génie pour appliquer sur une feuille de papier ou toile, qu'elle soit épaisse ou fine, des points aussi distincts et précis devenant majestueux quand on regardait de loin. Au bureau, de nouvelles affaires auxquelles il n'aurait jamais pensé, le début d'une nouvelle aventure l'attendaient. Deux photos d'hommes sur la table, de l'encre et sa plume, plein de journalistes et hommes d'affaire, il était entré dans l'ambiance du travail. Maintenant, il aurait donné tous ses efforts pour retrouver deux frères criminels. Il devait faire des recherches sur leur vie, les retrouver secrètement et les remettre à la police. Il avait utilisé cette méthode jusqu'à ce jour-là. Ce soir, il voulut patiner sur la glace comme il faisait tous les vendredis. Mais ce vendredi n'était pas comme les autres. L'air était très calme et lui semblait lourd. Quand il commença à glisser il rencontra une très jeune et charmante femme qui souriait tout en le regardant. Son esprit s'enveloppa pour la première fois de telle sorte qu'il avait du mal à rester en équilibre. L'amour avait déjà ébloui ses yeux, d'un seul mouvement. Elle vint, ils parlèrent. Tout allait parfaitement comme s'ils s'étaient attendus les uns et les autres pour vivre. Ils s'entendaient – riaient et finissaient les phrases avec des mots qu'ils complétaient tous les deux – à merveille. Étourdis, ils échangèrent leurs numéros de téléphone du domicile. Comment tout pouvait-il être aussi parfait ? Il devait y avoir quelque chose qui clochait. Donc il résolut ce soir-là en se couchant, d'aller consulter sa voyante. Le matin, il sortit de la maison comme toujours en chapeau noir et bien rasé. Il passa devant la rivière en regardant des amoureux et rêvait à elle la femme que quelqu'un lui avait envoyée si étrangement. Il vint enfin chez Laetia pour de bon. C'était une femme de la cinquantaine qui avait consacré sa vie à des choses inconnues mais épatantes pour elle. Attendant son client avec impatience, elle avait aussi senti une fraîcheur et que tout n'allait pas et **n'irait pas** comme avant. Mr. Auguste s'assit puis elle commença à raconter ce qu'elle voyait sur les cartes. En résumé, il y avait une affaire dont il devait s'échapper car il lui arriverait du mal. Mr. Auguste, en sortant, pensa pour la première fois qu'elle s'était trompée puisqu'il avait rencontré la femme de sa vie. Elle n'avait rien compris. En retournant, il vit un artiste qui jouait de l'accordéon. Ses regards étaient très profonds ou, il se trompait. Le son harmonieux lui sembla si différent des autres qu'il ne put s'empêcher de donner quelques pièces d'argent à ce personnage. Le second matin, il décida de se remettre au travail. Il voulut aller au bureau pour les livres et ses amis qui l'aideraient. En marchant sur le pont, il croisa un peintre qu'il estimait très bon quand on pouvait tenir en compte sa culture et ses connaissances. Le peintre expliqua qu'il voulait dessiner le chien qui l'accompagnait. Il n'utilisait que ses gestes. Mr. Auguste comprit vite qu'il n'avait pas la chance de s'exprimer en parlant. Après avoir reflété les traits et les couleurs du bon chien, le peintre dégagea de sa bouche un sourire que Mr. Auguste reconnut de loin. Mais il ne put se rappeler. Quand il eut atteint son point de rotation avec personnes et lieux pour travailler, il ne s'attarda pas à retrouver la trace des deux frères. C'était aussi bien parce qu'il les avait trouvées vite que mal – cette vitesse l'inquiétait. Ce crime occupait maintenant tout son esprit. Pourquoi laisser des traces, quel était leur plan ? En retournant, il ne put enlever de sa tête l'idée qu'il y aurait un plan fait contre lui. Le monde lui paraissait étrange et astucieux : pourquoi tous ces gens dans la rue parlaient et s'amusaient sans lui? Le soir, vers 21:30, la sonnette du téléphone produisant des bruits horribles retentit. C'était cette femme qui l'appelait. Elle lui demanda s'il pouvait venir à la gare le lendemain puis expliqua tout de suite la situation. Sa mère qui habitait en province était tombée malade. Avec sa tante, elles allaient la voir. Elle lui dit aussi qu'elle reviendrait un mois plus tard. Ce chiffre épata Mr. Auguste. Le lundi, il se leva une heure avant et commença à se préparer. Si le sujet était de ne pas se revoir pendant un long moment « Je dois rester à ses yeux comme beau et gentilhomme » se dit-il. Il sortit toujours en regardant le temps qu'il faisait et observa les alentours. Ses voisins et autres amis s'étaient rassemblés pour fêter le centième anniversaire de leur grand-mère. Tout le monde dans son coin, attendait avec impatience les couleurs et diverses formes qui allait jaillir de ces espèces de dynamites. Les feux d'artifices pas si développés en ce temps étaient apportés de Suisse et de Belgique par l'intermédiaire de l'homme (le fils de la grand-mère) et sa femme. Et d'un coup, le précieux moment survint : une petite tige s'éleva dans les airs avec l'aide de l'employé. Cela entraîna dans la foule des murmures et quelques ricanements. Mr. Auguste, trop pressé pour attendre les détails, continua sa route. Quand il vint sur le pont où l'on pouvait voir tout ce qui ce passait dans la petite ville, il était midi. Elle l'avait prévenu qu'elle prendrait le train de 13:00 h. Alors Mr. Auguste bouleversé, commença à s'exercer d'avance pour un parcours très efficace. Puis il courut de tout son bien pour rattraper une femme vue une fois dans sa vie ; même si lui-même ne savait pas pourquoi elle l'attirait autant. Une fois venu sur le quai, il passa par la porte avec le dernier billet qu'il avait en poche. Et, il la vit. Elle attendait avec un bagage en cuir marron foncé, allongé sur un banc à côté d'une femme âgée qui sûrement était sa tante. Il s'approcha de façon à se faire remarquer avec des pas bruyants. Soudain, elle commença à pleurer. Mais cette sorte de larme n'était pas celles d'une femme qui pleurait car son amoureux quittait la ville. Elle avait l'air de pleurer pour une chose dont elle ne pouvait pas dire mais qu'elle désirait beaucoup dévoiler. Il avait compris cela à l'aide de son expérience.

Quand une femme pleurait en frappant sa jambe ça expliquait tout. Mr. Auguste alla à côté d'elle puis après l'avoir contemplée comme pour une dernière fois, lui demanda ce qu'elle regrettait. Ses larmes qui coulaient à torrents cessèrent. La bouche bée, elle regarda la fenêtre du train. Il se retourna pour voir ce qui se passait de si extraordinaire: un homme dont maintenant il reconnaissait le regard. D'un coup une troupe que l'on pouvait appeler bande encercla ces trois personnes. Les gardiens du quai furent kidnappés sous leurs yeux par quelques membres de la troupe. D'abord il ne comprit rien à tout ce chaos. Mais petit à petit les énigmes commencèrent à se dénouer dans son esprit. Ce qui lui fit le plus grand choc était que deux d'entre eux avouèrent être les coupables c'est-à-dire les frères sur lesquels il enquêtait. En second, ils avouèrent qu'ils avaient fait un plan pour le tuer. Et le second choc, qui celui-là le frappa au coeur, fut quand il apprit que la femme était simplement une partie du plan. Il avait déjà commencé à sortir son pistolet en cachette car l'un des frères le menaçait en lui disant de se taire et de laisser le fil de cette affaire sinon ils le tueraient. On entendit ensuite deux coups de pistolet et d'énormes cris. Mais il y avait un cri que tout le monde avait perçu d'une oreille: le hurlement d'une femme. J'ai appris quelques semaines après l'affaire en détail par des amis témoins : l'un des coups de pistolet avait été tiré par le frère criminel et l'autre par le fameux Mr. Auguste. Et le cri était poussé par Odile. Oui, vous n'avez pas mal compris ; il s'était passé dans ces quelques jours des choses aussi fabuleuses qu'effrayantes. L'un des frères qui avait tiré, mourut avec l'intermédiaire de Mr. Auguste qui voulait simplement se protéger. L'autre, de peur, s'échappa de France pour être ensuite condamné dans une prison en Angleterre. Il y avait aussi une histoire que personne ne m'avait expliqué. Le musicien et le peintre que Mr. Auguste avait vus dans la rue étaient les deux frères. Et l'homme se reflétant sur la fenêtre du train, c'était l'un des deux. Si on parlait de Mr. Auguste et Odile : grièvement blessé, Mr. Auguste était à l'hôpital. Ce qui ne les séparait pas, c'était le sentiment de bonne humeur qui les remplissait, l'amour. Odile attendait que Mr. Auguste ouvre les yeux. Elle avoua qu'elle avait fait une faute en entrant dans de mauvaises affaires. Mais qui sait ? Si ces événements ne s'étaient pas produits peut-être qu'ils ne se seraient jamais vus. En une manière, le destin s'accomplit comme toujours. En espérant qu'il guérisse le plus vite possible.

Son voisin, FREDDY
(Romi Sabuncu, 4ᵉB)

Série POLICIERE

Un terroriste mystérieux

« Je trouve que ce film est mieux, Bernard ! C'est un film d'amour du XIVᵉ siècle ça doit être intéressant, dit-elle avec une voix suppliante.

- Non ! Hellens, insista le vieil homme. Tu sais que je n'aime pas les films d'amour… Ça me soûle ! Il doit y avoir un autre film plus intéressant.

Tique taque Tique taque Tique… Taque… Tique… Taque… Tique… Taque… Tique… Taque

- Qu'est-ce, ce bruit incessant ?! se demanda la vieille en regardant autour d'elle.

Tique taque Tique taque Tique taque… Tique Taque... Tique taque… Tique taque…

- Bernard, regarde !! »

BOOMM !!!!

« Chérie ! Cette bague est magnifique ! Quelle chance tu as… !!! Cria Sophie en regardant la bague magnifique de Marie

- Ô ! Sophie si tu savais combien je l'aime…

Tique taque Tique taque Tique taque… Tique Taque... Tique taque… Tique taque…

- Elle a raison, Sophie ! Cette bague est splendide ! Quelle chance tu as de pouvoir te marier avec le fils du Duc !

Tique taque Tique taque Tique taque… Tique Taque... Tique taque… Tique taque…

Elle a raison Berengère… »

BOOMM !!!!

La police était alertée après ces deux explosions de bombe dans différents endroits avec 10 minutes d'écart entre elles. Marshall Madden, inspecteur de 39 ans, sortit de son bureau avec son assistant Paul Wilson. Marshall vivait avec son frère dans une petite maison de deux chambres à Paris. Lui et Paul allèrent à l'endroit où la 2e bombe avait éclaté. Lorsqu'ils firent la recherche sur la place, Marshall se rendit compte que l'autre bombe n'avait pas explosé très loin. Comme l'intervalle entre les deux premières explosions n'était que de 10minutes, la troisième aurait lieu dans quelques minutes. Il fallait donc agir immédiatement. Dans la rue suivante, il y avait une place publique où beaucoup de gens se rassemblaient toute la journée. Marshall sentit qu'ils étaient sur la bonne piste. Soudain, il remarqua qu'il y avait un

Robert Doisneau Dimanche matin à Arcueil, 1945

grand paquet au bout de cette rue parmi les ordures dispersées sur le pavé. Il se précipita pour empêcher l'explosion probable. Le public a été écarté de la place et les experts arrivèrent à désactiver la bombe. Le nom écrit sur le paquet n'était pas du tout inconnu : Gene Hackman. C'était vraiment trop pour Marshall. Il était très fâché, ce qui est plus grave pour lui c'est qu'il était sur le point de perdre son ambition, son espoir. Ils étaient en face d'un meurtrier très intelligent et professionnel. Il avait envisagé trois explosions en 1 seul jour. Ce n'était pas quelque chose que quelqu'un d'ordinaire pouvait accomplir aussi facilement. Même, l'échec de la dernière explosion en apparence grâce à l'intervention de Marshall, était volontairement élaborée par ce monstre pour renforcer sa réputation.

Marshall n'avait rien à faire à part rentrer à la maison. Il n'hésita pas à raconter à son frère Joben Madden tout ce qu'il s'était passé ce jour-là. Joben l'écouta avec un air très indifférent qui énerva encore plus Marshall. Il savait instinctivement que cette affaire demeurerait dans l'obscurité encore très longtemps. En plus, cela pourrait lui coûter son renom et sa carrière. Marshall avait juré de capturer cet assassin dont l'existence devenait déjà une légende. Tout le monde était inquiet et parlait de lui sans arrêt.

Quand aux explosions qui envahissaient de plus en plus toute la ville, causaient de morts et de blessés chaque jour. Marshall ne savait plus quoi faire. Parfois il se doutait qu'il y avait un complice ou un espion d'Hackman dans son équipe de police puisque toutes les opérations qu'il tentait de réaliser : les recherches clandestines, les enquêtes publiques, les interrogations des témoins ou des suspects… n'avaient donné aucun résultat efficace.

Un jour, un mois après les premières explosions, Marshall décida de se distraire un peu et sortit pour boire un verre. Il choisit « Planète », le plus proche bistrot dans son quartier. Il y avait beaucoup de monde dedans, Marshall était dégoûté mais il savait qu'il avait besoin de boire et il s'assit dans une table au fond du café.. A coté de sa table une vieille femme était assise. Elle était blonde et elle portait un ruban noir attaché à ses cheveux, elle avait des cartes de tarot devant elle… Quelques minutes passèrent. Marshall avait commencé à boire un café quand il remarqua que cette dame l'observait. Il ne fit rien. Après un long moment d'observation, ses cartes dans les mains, elle se leva et s'assit en face de Marshall. Elle souriait :

« T'as des problèmes toi, dit-elle. Laisse-moi te dire ton avenir. Laisse moi te diriger mon enfant. Marshall ne répondit pas. La dame qui ne savait pas comment le faire parler prit sa main et l'ouvrit.

- Tu cherches quelque chose toi… n'est ce pas ?!

- Oui, cela est vrai, répondit Marshall, étonné et terrifié.

La dame commença à ouvrir les cartes de tarot.

- Toi jeune homme, tu parles beaucoup de tes problèmes aux autres, cela t'empêche de trouver ce que tu cherches. Ne parle pas trop. Tais toi, et regarde ce qui se passe autour de toi.

- Parler beaucoup ?! Soyez plus claire s'il vous plaît ! Je ne comprends rien, cria Marshall. Il voulait tout apprendre car il était stupéfait de voir la voyante savoir tout.

- Ne parle pas à propos de ton travail en dehors de ton bureau. Cela n'intéresse personne, au contraire ça te fait du mal. »

Marshall n'avait rien compris. Il était confus, tout était mélangé dans sa tête. Petit à petit la voyante ouvrait les cartes de tarots. En dernier elle posa une, puis l'ouvrit. Sur la carte c'était écrit « diable ».Les yeux de la vieille s'ouvrirent très grands mais elle ne dit rien.

« Parlez !! cria Marshall. Qu'est-ce que cette carte signifie ?!

- je ne comprends pas. Il y a deux personnes mais tu connais l'une des deux, l'autre est ton ennemi. Ils sont incarnés dans le corps d'une seule personne alors qu'ils ont des âmes tout à fait différentes même contradictoires. »

Troublé par ce que dit la vieille femme, Marshall rentra chez lui. Il avait trop bu donc il alla se coucher tout de suite. Son rêve était rempli des morts, des blessés, des poursuites, des suspects… Soudain, il fut réveillé par une douleur très forte. Il avait mal au ventre. Il se leva pour aller à la salle de bains. En passant devant la chambre de son frère il crut qu'il avait vu deux personnes coucher dans le lit de JoBen, deux personnes distinctes !!! C'était impossible, il avait bu, il le savait mais cela lui rappela les dernières paroles de la voyante « deux personnes incarnées dans le même corps, des âmes contradictoires ». Tous les événements survenus depuis les attaques des terroristes, ses enquêtes, ses opérations échouées, l'indifférence douteuse de son frère : la personne qu'il connaissait le mieux dans le monde, tout passait devant ses yeux comme les scènes d'une pièce de théâtre. Il pensa à la vieille femme qui lui conseillait sans arrêt de ne pas trop parler de ses problèmes aux autres. Jusqu'à cet instant là il en avait toujours parlé à côté de son frère, même il lui avait demandé de l'aide. Ce qui lui vint à l'esprit, cela pourrait-il vrai ?!

Le matin, Marshall se réveilla plus tôt que d'habitude, à 6h30. Dès qu'il eut ouvert les yeux la première chose qu'il vit était le plafond. Le plafond neuf et blanc. Il le regarda un long moment. Soudain, il se rappela la veille au soir : la voyante et Joben. Une larme coula de sa joue. Il se leva, se lava son visage et changea ses habits. Il alla regarder encore une fois son frère. Il dormait, allongé dans son lit, seulement lui. Marshall prit un café et s'assit dans un canapé. En buvant son café il réfléchit. La voix de la voyante venait à son esprit, les choses qu'elle lui avait dites. Des heures passèrent. Dans sa tête il y avait toujours hier soir et les deux personnes qu'il avait cru voir dans le lit de son frère. Il réfléchit et décida de faire quelque chose, il se leva du fauteuil, il était 11 heures du matin. Il alla devant la chambre de son frère. Devant la porte, il jeta un coup d'œil pour vérifier que son frère s'était levé. Marshall prit son téléphone dans sa main et fit semblant de parler avec son assistant Paul.

« Allo Paul. J'ai trouvé des indices, j'ai des idées… oui… tu sais bien ce Gene Hackman, il fait exploser tous ces endroits en suivant un ordre alphabétique, tous les endroits touristiques… oui, oui… et maintenant c'est le tour du musée de Ritz, le dernier endroit qu'il va faire exploser… Marshall vérifia que son frère l'écoutait et continua son dialogue à haute voix.

- ...donc je pense que ce soir à 20 heures nous devrons aller contrôler la situation…d'accord Paul tu ramèneras des voitures de police. Une intervention en armes !... à ce soir !! »

Marshall raccrocha le téléphone et prit un grand souffle. Dans sa tête il se disait « Pardonne-moi Joben... » Il ouvrit la porte de la chambre de Joben, il chattait sur l'internet. Le jour passa vite. Ils mangèrent ensemble à midi. Sans que son frère le remarque, Marshall appela Paul et lui dit de procéder à l'arrestation maintenant, d'apporter toutes les voitures là-bas et de les cacher. Il avait un plan. Lorsque le soir fut arrivé, Joben sortit de la maison vers les 16 heures. Marshall le suivit. Joben alla d'abord à un magasin où on vendait des habits. Marshall dans le taxi vit son frère parler au téléphone mais il n'arrivait pas à entendre ce qu'il disait.

- Allo ! Cendrie, c'est Joben. Mon frère a presque réussi, il va nous trouver… oui oui c'est ça que je te dis. Je l'ai entendu parler au téléphone avec son assistant. Ils ont deviné le dernier endroit qu'on va faire exploser ! Le musée » du Ritz ! Ce soir à 20h ils vont faire une intervention en armes. Nous devons aller faire éclater la bombe avant qu'ils arrivent. Ils seront désespérés encore une fois… Je me demande si un jour Marshall apprend que je suis Gene Heckman qu'est-ce qu'il ferait ?! Bref… tu prépares la bombe. Dans une demi-heure tu viens au musée près de moi… on rentrera dans le musée et on placera la bombe à l'intérieur. D'accord !? Mais fais vite !! Joben raccrocha. Marshall dans la voiture vit son frère s'éloigner et prendre un taxi, il le suivit… Il vit le taxi se diriger vers le musée. Marshall était désespéré, pleurait et ne voulait pas croire à ce qu'il pensait. Il prit son téléphone et appela Paul pour lui dire de cacher toutes les voitures de police et de contrôler toutes les personnes suspectes. Les deux taxis étaient arrivés devant le musée de Ritz. Joben sortit de la voiture prit son portable pour appeler encore quelqu'un. C'était Cendrie qui allait venir dans quelques minutes. Joben et Cendrie entrèrent dans le musée et descendirent jusqu'au dernier étage du sous-sol. Tous les deux étaient émus, mais sûrs d'eux-mêmes, ils étaient devenus des experts. Mais tout à coup, ils entendirent des bruits qui venaient de l'extérieur. C'était l'alarme des voitures de police. Les deux se mirent à frissonner, cherchèrent un chemin ou un tunnel caché par lequel ils pouvaient s'enfuir. Mais la seule issue était celle par laquelle ils avaient passé pour descendre là-bas. La police allait les accueillir au bout de l'escalier. Parmi les policiers qui entrèrent en premier dans la salle, il y avait aussi Marshall. Il avait un air misérable, les larmes aux yeux. Joben et Marshall s'embrassèrent, mais un policier arracha Joben des bras de son frère…

Defne Parman, Lara Gündüz et Andrea Zimaridis, 4°C

Roseville

Série POLICIERE

Roseville était un petit village ou régnaient le silence et le calme et où aucun commérage ne troublait la sérénité. Tous les habitants étaient polis et aimables les un envers les autres, tout le monde se connaissait et s'appréciait.

Une belle journée ou les rayons du soleil éclairaient les environs du splendide parc de Bellenese, Mathieu un petit garçon courageux et intelligent, jouait tranquillement à la marelle avec ses compagnons du village. La grande horloge sonnait quatre heures de l'après midi ; Mathieu décida de regagner le chemin de sa maison. Mais il ne sonna pas à la porte de sa maison à quatre heures et demie comme il l'avait promis à ses chers parents. Les parents de Mathieu, Anne et Ludovic, commencèrent à s'inquiéter pour leur pauvre fils qui faisait de l'asthme et qui ne pouvait pas rester actif sans prendre son médicament entre les deux heures.

Pendant toute la nuit, un malaise emplit le coeur de tous les habitants qui avaient la crainte de perdre le boute-entrain du village. Mathieu fut recherché par tous les hommes costauds et robustes ; même le maire examinait le sol pour découvrir un indice qui pourrait constituer une aide pour mener l'enquête.

Soudain, un homme releva sa main avec un regard orgueilleux. Dans le brouillard, on put distinguer un verre de montre brisé de partout dans sa main épaisse.

« C'est le seul indice qui pourrait nous aider à trouver l'emplacement de Mathieu. Je l'ai trouvé sur la route qui mène à la ville ! », s'écria-t-il de toutes ses forces pour que la foule l'entende.

Ces paroles remontèrent le moral à Anne et Ludovic dont les yeux brillaient d'espoir.

La croyance jouait un grand rôle dans ce paisible village ; alors les instincts de Ludovic et d'Anne les menèrent chez la mère Agathe, la mystérieuse voyante du village. Apres avoir écouté le récit de l'enlèvement, la mère Agathe fixa sa boule de cristal qui se trouvait sur sa table basse antique, avec des yeux éblouis.

« Votre fils se trouve dans la capitale, dans une localité près de la Seine » affirma-t-elle d'une voix grave.

Découragés, Anne et Ludovic se dirigèrent vers le bureau du fameux inspecteur Durelin qui apporterait un soutien à l'enquête. Mais à leur grand étonnement l'inspecteur les attendait déjà sur le seuil de la porte ; ne leur donnant qu'une explication, il leur tendit le contrat.

« Dans votre cas, la personne qui vous aidera sera moi ! » leur confia l'inspecteur qui adorait s'exprimer avec des rimes. »

Alors Durelin le malin (c'est comme ça que tout le monde appelait l'inspecteur), faisant confiance aux paroles de la voyante, prit le train pour parvenir à sa destination : Paris.

Pour bien accomplir son travail, l'inspecteur montra une photo de Mathieu, prise avec ses parents au cours de leur vie heureuse, à tous les passants de la rue en les interrogeant tous. Mais personne ne lui donna une graine d'espérance.

Désespéré, l'inspecteur continuait sa recherche avec patience mais au moment ou il allait flancher, un accordéoniste qui jouait au coin de la rue l'arrêta.

« J'ai vu l'image de ce gamin sur un tableau à Montmartre, quand je m'y trouvais pour récolter quelques sous, confirma-t-il.

- Auriez-vous la gentillesse de me décrire la personne qui peignait ce tableau ?

- Il était retourné. Je n'ai pas pu voir son visage. »

L'inspecteur monta dans le premier taxi qu'il trouva car les rues étaient bordées de gens. Il était essoufflé quand il indiqua au chauffeur l'adresse. Cet après-midi-là, il parcourut tout Montmartre pour découvrir ce tableau sibyllin. Il s'arrêta pour reprendre sa respiration et rassembler ses idées quand soudain il aperçut un vieil homme en haillons qui peignait le portrait de MATHIEU !

Cet homme avait des yeux bleus marine remplis de souffrance, de chagrin. Sa figure était cicatrisée de toutes parts, ses lèvres ne bougeaient pas, comme s'il n'avait pas parlé depuis un siècle. Il portait une chemise délavée et un pantalon usé qui sentait la charogne.

L'inspecteur s'approcha de ce personnage suspect sous prétexte de lui réclamer l'heure. A ce moment précis, il remarqua que la montre manquait de verre, le verre de montre était l'unique indice trouvé au village. Alors il poursuivit cet étrange peintre jusqu'à une porte jaune claire dans laquelle il se faufila ; l'inspecteur appela la police judiciaire pour indiquer leur emplacement.

La police arrêta cet aliéné de peintre mais il restait un mystère a résoudre : l'emplacement de Mathieu. L'inspecteur se dirigea donc au lieu qu'avait désigné la mère Agathe et il repéra Mathieu debout, immobile sur un banc. Il interrogea une jeune femme qui se trouvait là.

« Depuis combien de temps est-il là ?

- J'habite dans cette maison à l'encoignure de la rue et je viens me reposer chaque après-midi sur ce banc. Il est resté immobile depuis hier, affirma-t-elle. »

Tout était rentré en ordre, Durelin le Malin avait percé le mystère : la cause de l'enlèvement.

Le peintre s'appelait Martin Delois, il avait perdu son fils bien-aimé, au jour de ses 6 ans dans un accident de train. A partir de ce jour la, il était devenu maniaque. Il avait poignardé sa femme et il s'était enfui. Mais il avait poursuivi son amour de l'art en peignant toujours le portrait de son malheureux fils. Un jour qu'il vendait ses oeuvres à Roseville, il avait aperçu Mathieu qui ressemblait énormément à son fils et l'avait enlevé pour avoir l'impression que son fils existait encore.

Yonca Talu, 6e B

Josef Koudelka Czechoslovakia, 1968

Le chien

Robert Doisneau Fox terrier
sur le Pont des Arts 1953

Le chien qui était attaché au bout de la laisse que je tenais dans mon poing gauche haletait. J'arrivai au parc. Je commençai à chercher la personne à laquelle je devais donner le chien. Vous devez sûrement vous demander pourquoi j'allai donner ce chien à une personne que je connaissais ni de près ni de loin... Et bien, la réponse se trouve à une semaine de cela. Je reçus un coup de téléphone à mon domicile. Je décrochai et une voix qui m'était inconnue me souffla que si je voulais gagner une forte somme d'argent, je devais récupérer un chien devant ma maison à 12:45 et que je devais emmener ce dernier dans le parc le plus proche. Ensuite, je devais passer le relais à un homme coiffé d'un chapeau melon et qui lisait le journal. Il fallait que moi-même je porte une fleur dans ma boutonnière et que j'aie un foulard blanc sortant de ma poche. Surtout, il fallait que je ne pose aucune question et que j'oublie tout ce qui s'était passé. Deux jours après l'évènement, je trouverai une belle somme dans ma boîte aux lettres. J'aperçus un homme qui correspondait parfaitement au signalement qui m'avait été donné. Je lui donnai immédiatement l'animal. Il était 13:00. Je m'assis à un banc, fatigué par tout ce qui venait de se passer. Dix minutes plus tard, il était 13:10 à ma montre. L'échange devait avoir lieu dans vingt minutes. J'accélérai le pas. Un autre homme rentra dans le parc, s'assit et commença à lire un journal. Il m'aperçut et s'approcha de moi. Il me dit deux mots, mystérieux et pourtant tellement explicites : « le chien ? ». Je lui dis ce qui s'était passé. Il me traita d'imbécile et me dit que j'avais intérêt à retrouver le chien avant la tombée de la nuit, sinon il pourrait m'arriver quelque chose. Je pris peur et promis que ce serait fait. Il me fixa un rendez-vous à 18 heures devant chez moi. Je voulus lui demander comment il savait où j'habitais, mais je ne devais pas poser de questions. Dans ma hâte de quitter le parc, j'allais presque ne pas voir le portefeuille qui était par terre à côté du banc sur lequel se trouvait 10 minutes plus tôt le premier homme auquel j'avais par malheur donné le chien. J'attendis d'arriver chez moi pour l'ouvrir, afin de découvrir l'identité de l'homme. Une feuille de papier pliée tomba. Je la prit et la lus. Dessus, une suite incompréhensible de chiffre et de nombres : 20.6.13.13.10.22.18.15.16.11 / 20.6.5 /6.22.19 /29

Que pouvait bien signifier cela ? Sûrement un code, sinon que pouvait est-ce d'autre ? Je pris un papier et un crayon et commençais à déchiffrer le message.

Cela donnait : T F M M J V R O P K / T F E / F V S / B I

Je m'acharnais sur cette insignifiance suite pendant une heure et enfin je trouvais. En fait, il fallait reculer d'une lettre et inverser leur ordre et enfin, j'obtins : H A / R U E / D E S / J O N Q U I L L ES

Puisque le « H A » ne voulait rien dire, j'en déduis qu'il fallait trouver l'équivalent des lettres H et A en numéros ; on trouvait alors une adresse : 81, rue des Jonquilles.

Je ne tardai pas à trouver la rue indiquée qui se trouvait non loin de chez moi. Lorsque j'arrivai devant le numéro 81, je remarquai que la porte était ouverte. Je rentrai dans le vestibule de la maison. Je cherchai quelque présence humaine lorsque je remarquai un homme gisant sur le sol. Il était mort. Je me demandai ce que ce pauvre homme avait bien pu faire pour être ainsi tué. En effet, il avait reçu un coup de revolver juste entre les deux yeux. Je trouvai à côté un morceau de papier griffonné, que l'assassin avait sans doute fait tomber. Je lus le message : « Échange des marchandises à 20 heures le 21. » Nous étions le 19 et je me demandais bien quelle était la nature de ces marchandises.

Je parcourus tout le rez-de-chaussée à la recherche du chien, mais en vain. J'allai à l'étage. Je longeai l'unique couloir, jetai un coup d'œil dans les pièces qui l'entourait, et alors que je perdais tout espoir, j'aperçus dans le bureau le chien à moitié mort. On lui avait visiblement administré une forte dose de somnifères. J'emportai l'animal jusque chez moi et attendis patiemment l'heure du rendez-vous qui m'avait été fixé dans la matinée. À 18 heures, je sortis accompagné du chien qui avait repris connaissance. L'homme m'attendait avec un grand sourire cynique. Je lui donnai le chien et celui-ci, après un regard rapide sur ce dernier, me donna une gifle. Il me dit qu'il lui fallait le chien avec son collier, tout seul l'animal n'avait aucune valeur. Je répondis que je n'en savais rien, et qu'il n'avait qu'à me le dire plus tôt. Il murmura : « Demain, même heure, même lieu, sinon gare à toi ! »

J'errai dans les rues mi-sombres de mon quartier quand l'idée me vint que les marchandises mentionnées pouvaient contenir le collier. J'allai donner l'annonce suivante dans un journal : « Échange de marchandise changé, 11 heures rue des jonquilles. » J'espérais de tout cœur que les voleurs allaient tomber dans le piège que je leur tendais. Je ne pus dormir tellement j'étais impatient. Le lendemain, je me retrouvai à 10 heures dans la rue que j'avais indiqué dans mon annonce afin de repérer les lieux et de me trouver une cachette. Ce fut fait. Le temps semblait passer très lentement. Enfin, lorsque je jetai un coup d'œil à ma montre je vis qu'il était 11 heures. Quelques minutes plus tard, un homme apparut. Ma surprise fut grande lorsque je vis le visage de celui-ci. C'était l'homme qui avait tant tenu à ce que je lui rende ce fameux collier et qui m'avait même menacé. Je sautai sur lui et l'obligeai à me dire la raison de sa présence. Il me dit d'une voix apeurée qu'il avait vu l'annonce dans le journal et qu'il avait cru qu'il aurait pu récupérer le collier en venant au rendez-vous. Je le relâchais, mais une voix dans ma tête demanda d'ou l'homme savais que les marchandises incluaient le collier. Il était donc l'assassin. Je l'attrapai aussi vite que je l'avais relâché et l'obligea à m'avouer la vérité. J'essayai par diverses méthodes d'obtenir ses aveux, mais l'homme restait de marbre. Je l'empoignai et lui dit que nous allions au commissariat. Son attitude changea brusquement. Il me dit qu'il avait l'intention de tuer la personne qui avait mis l'annonce dans le journal, car il avait rendu la marchandise à ses patrons plus tôt que prévu, et ces derniers l'avait chargé du sale travail une fois de plus, à dire d'éliminer l'auteur de l'annonce. Je voulais bien savoir qui étaient ses patrons, mais il en avait déjà trop dit, et décida qu'il ne pouvait pas me faire confiance pour des informations de cette importance. En fin de compte, je l'emmenai au commissariat tout de même, et en ce moment même, il doit être interrogé par les policiers.

Pour moi l'histoire s'arrête là, car avant de rentrer dans la salle d'interrogatoire, l'homme dont j'avais causé la perte me dit que si j'allais plus loin, en plus de ma vie, je pourrais perdre celles des membres de ma famille. Il m'indiqua également qui étaient les destinataires originaux du chien. C'était des membres du service secret qui voulait récupérer des microfilms de la plus haute importance, caché dans le collier de l'animal. J'avais été la cause de l'échouement de l'opération, mais que pouvais-je faire d'autre à présent que d'espérer ? Cela ne dépendait plus de moi …

Nil Daver, 6e A

L'unique cliente du peintre

Série POLICIERE

Je venais de finir le nœud de ma cravate lorsque mon portable sonna. Saleté ! J'avais oublié de l'éteindre ! Pitié, que ça ne dure pas trop longtemps, j'allais rater mon rendez-vous avec Nathalie. Pas facile d'être fiancé lorsqu'on est détective privé ! Je répondis alors :

« Oui j'écoute ?

- Vous êtes bien Bertrand Dupont, le détective privé ?

- Oui, c'est moi. Pourquoi, y a-t-il un problème ?

- Plutôt… beaucoup de soupçons. Mais, j'oubliais, je me présente, Daniel Lecoq, peintre. Pourrait-on parler de ça autour d'un café demain matin ?

- Sans problème ! Retrouvons-nous demain à 10h00 au café du Ranelagh, enfin je ne sais plus trop son nom. Vous le connaissez ?

- Oui, bien sur, j'habite à côté.

- Très bien, alors à demain ! »

Pendant ce temps j'avais commencé à remonter le long de la rue Ribéra pour rejoindre Nathalie.

Le lendemain matin, je me levai à 9h30 et me préparai. Quel métier ! A trois jours des vacances de Noël, on me confiait peut-être une enquête. Heureusement que c'était ma passion ! Sorti de chez moi, je rejoignis l'avenue Mozart. Je pris à droite et marchai trois cents mètres. Je me retrouvai devant le café. J'entrai, et demandai si un certain Daniel Lecoq s'était présenté, mais on m'affirma que non. Inquiet, je consultai ma montre. Cela pouvait se comprendre, il n'était que 9h45. A 10h05, il arriva. Il me rejoignit et s'assit en face de moi.

De taille moyenne, il avait quelques cheveux blonds sur le crâne et sans doute quelques kilos en trop. Curieusement, je voyais des gouttes de sueur perler sur son front. Il me dit :

« Monsieur Dupont, je suis très honoré de faire votre connaissance.

- Mais, moi aussi, monsieur Lecoq.

- Bon, venons-en directement au fait. Voila : je suis peintre réaliste et peins en général les quais de la Seine. Puis, je vends mes tableaux sur le marché. Mais il y a quelque temps, je me suis rendu compte que, chaque mercredi, une femme à l'allure bizarre achetait trois tableaux avec des cadres de belle taille.

- Cette femme a l'allure bizarre mais cela ne prouve pas que vous puissiez la suspecter.

- C'est-à-dire que… elle ne m'inspire pas confiance…

- Ah, très bien. Nous sommes mercredi, je pourrais venir jeter un coup d'oeil. A quelle heure allez-vous sur le marché, monsieur Lecoq ?

- Oh, vers 3 heures de l'après-midi, j'y serai.

- Très bien. Vous pouvez aller peindre et à trois heures, je serai là.

- Eh bien, à cet après-midi, Monsieur Dupont. »

Et il partit. Je n'étais pas convaincu. Ses soupçons ne tenaient pas debout. Je décidai quand même d'y aller (on ne sait jamais).

Cet après-midi là, vers 2h30, je me rendis au lieu convenu, près du marché. De là, j'avais une bonne vue d'ensemble. Vers 3h00, Monsieur Lecoq arriva muni d'une malle. Celle-ci devait sûrement contenir les tableaux. Il se rendit à son stand et défit la malle. En effet, la malle contenait les tableaux qui allaient être vendus. Quelques minutes après, une jeune femme arriva. Ses cheveux étaient rose bonbon. Elle se dirigea vers le peintre et acheta, comme prévu, trois tableaux munis de cadres de belle taille. Puis elle partit. Je la suivis. Elle alla en métro jusqu'à la station Jasmin puis sortit. Je me retrouvai bien près de chez moi. Elle se dirigea vers un hangar caché derrière un bosquet d'arbres. Je la regardai entrer puis allai dans la rue voisine d'où je verrais le hangar. De là, j'aperçus une fenêtre en hauteur. Bon grimpeur, j'y montai et pus voir ce qui s'y déroulait. Je vis la femme entrer et porter les tableaux à un homme qui pouvait être son complice. Il enleva les cadres des tableaux. La femme partit dans un endroit d'où je ne pouvais pas la voir. Puis, quelques minutes après, elle revint avec des sachets qui contenaient une sorte de poudre blanche comme du sucre. C'était peut-être… mais oui… de la drogue !!!!!!!!!

J'étais sur une grosse affaire. A moins que ce soit du talc (ce qui m'aurait franchement étonné). La femme mit les sachets dans les cadres. C'est là que je me rendis compte du problème : les cadres étaient creux. Les cadres ne le sont pas, d'habitude. L'homme raccrocha alors les cadres aux toiles puis ils les mirent dans une valise. Ce petit jeu devait durer depuis bien longtemps et Monsieur Lecoq ne devait pas y être pour rien : les cadres ne se font pas creux, me suis-je dit. J'aurais pu les arrêter à leur sortie du hangar, mais je décidai de les suivre. Ils sortirent. Je descendis du mur. Je courus jusqu'au coin des deux rues et attendis. Ils arrivèrent bientôt. Je les laissai marcher quelques mètres puis les suivis. Ils s'arrêtèrent pour appeler un taxi. Je me rapprochai d'eux et fis de même. Au bout d'un moment, deux taxis arrivèrent. Je demandai au taxi de suivre celui qu'avaient emprunté les malfaiteurs, puis observai. Ils allaient en direction de la Gare Montparnasse (la gare la plus proche). Arrivé, je payai et descendis. Les trafiquants également. Ils entrèrent dans la gare. J'eus l'impression qu'ils connaissaient le contrôleur. Je passai aussi. Ils se dirigèrent vers les quais 7, 8 et 9. Je fis de même et réfléchis : prendre le même train qu'eux pour connaître les personnes à qui ils vendaient cette drogue ou les arrêter maintenant. Je choisis la deuxième solution, mais appelai la police des trains. Ils pressèrent le pas. Je me mis à courir et leur dit : «Vous êtes en état d'arrestation. »

Bien entendu ils ne répondirent rien et tentèrent de s'enfuir. Alors les policiers les attrapèrent et leur passèrent les menottes. J'ouvris leurs valises et y trouvai les tableaux. J'enlevai les cadres puis sortis les paquets de drogue. Mais je me dis : si cette histoire ne tenait pas debout, c'est que l'on faisait chanter Monsieur Lecoq. C'est pour cela qu'il avait pris le risque de dénoncer ses maîtres-chanteurs, malgré le danger de se faire accompagner lui-même… au violon ! Il ne me restait donc plus qu'une chose à faire : écouter « Le coq », puis l'amener chez les poulets.

Marie-Céline Damnon, 6e B

Robert Doisneau Le square du Vert-Galant, 1950

L'homme à l'accordéon

Série POLICIERE

« Tudidiutsssssaammmm, lalala… Haaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

- Oh non !! Le PSG a encore perdu !! Dommage.

Toc toc!

- Oui !? Entrez !

- Inspecteur, inspecteur !!

- Qu'y a-t-il ?

- Une femme, âgée de 47 ans, vient d'être assassinée ! Sa voisine, venant lui rendre visite, a toqué à la porte et Mme Leblanc, la femme qui vient d'être assassinée, n'a pas répondu. S'inquiétant, Mme Chevaley, sa voisine, a regardé par la fenêtre et l'a vu effondrée par terre. De ce fait, elle nous appelle maintenant.

- Bon, d'accord. Envoyez-moi deux hommes que je parte avec eux.

- C'est compris, inspecteur. »

Il était donc 7h36 quand l'inspecteur Bayard partit avec ses officiers. Arrivés à la maison, ils y pénétrèrent. Effectivement, Mme Leblanc, les yeux grands ouverts, la tête saignante, était allongée sur le tapis. Un policier, déjà à l'intérieur, expliqua tout à l'inspecteur Bayard et aux officiers :

« Mme Leblanc est devenue veuve il y a 7 ans. Son mari, qui travaillait dans le commerce, avait eu une crise cardiaque. Elle, elle faisait le tarot. Nous avons appris qu'elle était morte en faisant le ménage. Elle était en train de dépoussiérer quand elle a été tellement violemment frappée à la tête qu'elle en est morte. Nous avons interrogé sa voisine qui nous a expliqué que tous les soirs, elle venait lui rendre visite pour lui donner les courses que Mme Chevaley avait fait pour elle. Et comme elle ne répondait pas, elle a regardé par la fenêtre et l'a vu étalée par terre.

- Et… Savez-vous il y a combien de temps elle a pu être assommée ?

- Nous pensons que c'est ce matin. Ah, oui !! J'oubliais ! Mme Leblanc a une soeur qui fait aussi du tarot. Vous pourriez aller l'interroger. »

En sortant, l'inspecteur Bayard et ses officiers virent non loin un accordéoniste. Ils allèrent l'interroger.

« Je suis de la police, s'exclama l'inspecteur. Dans la demeure là-bas, expliqua-t-il en montrant la maison de la défunte, il y a eu un meurtre. Auriez-vous vu quelqu'un y pénétrer ?

- Non, personne répondit l'accordéoniste comme si de rien n'était.

- Où étiez- vous, ce matin ?

- A quelle heure à peu près ?

- Vers 8h00.

- J'étais encore à mon club.

- Quel club ?

- Une association qui engage tous les SDF dans un grand immeuble et les dépose dans la rue pour qu'ils jouent d'un instrument de musique. Et, hier matin, j'étais encore là-bas. Vous pouvez demander à mon patron.

- D'accord. Merci. Au revoir »

L'accordéoniste leur a indiqué que leur association était rue des Champs-Élysées. Ça n'était pas difficile de trouver car c'était écrit en grand : « Club SDF ». Ils y entrèrent et ils eurent l'impression d'être dans une école. Il y avait des classes, des tableaux…Tout !!! Ils virent écrit sur une porte « DIRECTEUR ». Ils frappèrent, entrèrent et virent un homme complètement banal.

« Bonjour. Nous sommes de la police, dirent-ils en montrant leurs insignes. Nous voudrions savoir où était votre accordéoniste ce matin.

- Ah ! François ? Eh bien, il était ici. Pourquoi ?

- Il y a eu un meurtre près de là où il jouait de son accordéon. Et nous avons pensé qu'il aurait peut-être vu quelqu'un entrer dans la maison… Ou que c'était lui qui avait tué la femme ce matin…

- Ah non !! Ça ne peut être lui !!! Il est resté au club jusqu'à midi. Et puis, il est bien trop honnête pour faire ça ! Je peux vous garantir que ce n'est pas lui.

- Bon… Dans ce cas, nous allons voir chez la soeur de Mme Leblanc. Merci encore. Au revoir.

- Au revoir, répondit le directeur.

La soeur de Mme Leblanc habitait dans le 14ème. Et elle aussi faisait le tarot. C'était même son métier.

- C'est héréditaire, ironisa l'inspecteur Bayard. »

Cette femme habitait au 5e étage. Ils sonnèrent à sa porte et, une femme ouvrit la porte avec au moins dix verrous ! La femme n'ouvrit que très peu la porte comme par sécurité. En tout cas, elle avait de longs ongles avec du vernis bleu. L'inspecteur Bayard dit :

« Bonjour nous sommes de la Police. Nous voudrions vous parler de votre soeur qui est morte ce matin. Pouvons-nous vous poser des questions à ce sujet ?

- NON !!! JE NE VEUX PAS EN SAVOIR PLUS !!! J'AIMERAIS POUVOIR REFLECHIR A ÇA SEULE !!! MERCI !!!

Et elle leur claqua la porte au nez !!

- Bon je crois qu'il faut qu'on la laisse seule. Partons. »

Et ils retournèrent au commissariat. L'inspecteur y pensa jusqu'à 10h00 dans son bureau. Puis… DRING DRING !!!

« Allo !? Quoi ?! Un bout d'ongle de couleur bleue ! Mais oui !! Je sais qui c'est !!! Je vous appellerai quand j'aurais amené LA criminelle !!!

Arrivé dans le 14e, l'inspecteur partit vers LA criminelle. Il sonna à sa porte et encore la même scène que tout à l'heure.

- Au nom de la loi : je vous arrête !! Je sais très bien que c'est vous qui avez tué votre sœur !! Donnez-moi vos mains que je vous menotte !!

- Enfin je pourrai vivre en paix en prison !! Oui, c'est moi qui ai tué ma soeur!! Nous nous détestions de puis très longtemps ! Elle se moquait de moi ! Et savez-vous pourquoi ?! Car je suis moche et je n'ai jamais eu de mari ! J'en ai eu tellement eu marre que je l'ai tuée !! Voilà ! »

Ils partirent donc pour le commissariat, emprisonnèrent la criminelle et voilà une nouvelle enquête réussie pour l'inspecteur Bayard.

Gabrielle Choudin, 6^{e}A

Robert Doisneau L'Accordeoniste, rue Mouffetard Paris, 1951

Dans une ambulance, un homme rouspéta :
« Non, non, je veux pas ! Je ne suis pas un fou ! »

La chaîne ensanglantée

8 jours plus tôt... Le sommeil de l'Inspecteur Marshall fut perturbé par la sonnerie du téléphone. Qui pouvait encore le déranger dans cette fichue ville de trois mille personnes ! D'un bond, il sauta de son lit, courut et décrocha :

« Allô !
- Marshall ?
- Oui chef, c'est vous ?
- Exact. Écoute-moi bien, je serai sur l'Avenue Casille dans treize minutes.
- Entendu, j'arrive. »

Marshall enfila un pantalon et une chemise. Il s'apprêtait à sortir de la maison. Lorsqu'il remarqua une chaîne ensanglantée devant la porte, il demeura bouche bée se demandant d'où cela pouvait venir. Mais il se rappela qu'il avait un rendez-vous dans quelques instants. Il ne savait quoi faire. Il courut chercher un sac en plastique à la cuisine, mit la chaîne là dedans et quitta la maison suivi par son chien Munich. Il déposa la chaîne sur le siège de sa voiture qu'il venait de faire démarrer.

Arrivé sur l'Avenue Casille, il claqua la porte en laissant son chien à l'intérieur et vit le chef. Zut ! Il était en retard.

« Qu'est-ce qui se passe, chef ?
- Hier, le patron de la Galerie de Peinture a été assassiné !
- C'est M. Rodrin si je ne me trompe pas.
- Si, tu te trompes, il s'appelle M. Banquet. Il retournait chez lui à deux heures du matin, d'après ce que dit sa femme. Quelques collègues y sont déjà, ils t'attendent pour faire le nécessaire.
- Ok, j'y vais, à plus tard ! »

Le souvenir

L'inspecteur remonta dans sa voiture et commença à conduire, puis son chien se mit à côté de son siége. Marshall alluma la radio, du violon classique passait à la fréquence 100.8. Il s'arrêta, c'étais le feu rouge. Une petite fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus rassemblant à une poupée en porcelaine passa, et les souvenirs l'envahirent :

« Maman ! disait Catherine.
- Oui ma puce.
- Il vient pas Marshall ?
- Je sais pas ! Marshall ?!
- Ouais 'man ?
- Vite on va rater le train, grouille toi !
- D'ac, n't'inquiéte ! »
Biipp… biipp... biippp…
« Purée, arrêtez de klaxonner ! »

Arrivant au quai du train, cette étrange pensée le dérangeait, il ne voulait pas se rappeler sa sœur Catherine. Il avait toujours été rejeté par sa famille, son père, sa mère, sa sœur avaient toujours un rapport avec l'art ; la musique, Marshall s'en fichait. D'ailleurs la raison pour laquelle il haïssait tous ces mécènes venait de là. Suivi par les collègues, il se gara, puis fila.

Le quai

L'inspecteur s'approcha du cadavre. C'était la partie qu'il détestait le plus. Ses confrères se tournèrent vers lui. L'un d'eux lui précisa la situation : le crime avait été commis avec une chaîne, en étranglant la victime. Soudain, l'inspecteur se rappela la chaîne ensanglantée qu'il avait trouvée devant sa porte ce matin. Il demanda à l'un de ses collègues de conserver une quantité de sang pour les analyses. Il voulait comparer le sang sur la chaîne à celui de M. Banquet car aucun objet permettant de tuer l'homme de cette manière n'avait été trouvé sur place ni aux alentours. Après avoir récupéré cette quantité de sang qu'il avait demandée, il quitta la gare en pensant qu'il n'avait rien d'autre à faire auprès du cadavre. Munich l'attendait dans la voiture. Il déposa la chaîne et le sang prélevés du corps de M. Banquet au laboratoire pour l'analyse. En se rendant au bureau, il ne pouvait s'empêcher de poser des questions : Et si le sang qui était sur la chaîne était celui de M. Banquet ! D'ou pouvait sortir cette fichue chaîne ?! Comme s'il n'avait pas assez de boulot !

La rencontre du peintre

L'inspecteur Marshall et son chien Munich, après une journée d'enquête particulièrement difficile, décidèrent de rentrer par les quais, pour rejoindre leur domicile dans le 3e arrondissement de Lille. L'inspecteur erra dans les rues ; la chaîne retrouvée chez lui, les traces de strangulation sur la victime se « kaleidoscopaient » dans la tête. Coïncidence étrange ! La victime avait été étranglée avec une chaîne.

Soudain son regard fut attiré par un jeune peintre de rue. Il s'approcha de lui tout en essuyant du revers de sa manche son front perlé de sueur. Il fut hypnotisé par la scène, et c'est Munich qui le sortit de sa torpeur en jappant. Comme un automate, il déambula sur l'avenue qui l'amena chez lui.

A seulement 21 heures, Marshall se coucha avec un dernier regard sur la photo accrochée sur le mur face à son lit : celle de sa soeur cadette « Catherine », puis il s'endormit.

Le visage peinturluré

Le samedi, le réveil sonna; il se réveilla, partit à la salle de bain, regarda son visage ; stupéfié, il y avait plein de peinture sur sa figure encore toujours inquiet, il partit prendre en bon bol de céréales, but du café, se changea et partit au travail.

« Mais c'est bête, je n'me rappelle pas avoir fait un dessin ; en plus, j'ai rien fait »

Dans le bureau tout le monde fut occupé, plein de travail arriva, le chef appela Marshall dans son bureau :

« Marshall, tu changes d'enquête, il c'est produit un nouveau crime, tu t'occupes de celui-là ! Maurice, ton collègue, recevra tous les documents concernant ce 1e crime.

Tiens. Voici les informations, je te les envoie par mail. »

Se précipitant sur son mail, il ouvrit sa boite de réception puis lut le texte. C'était un peintre qui avait été tué par une bouteille de vin brisée sur sa tête. La bouteille avait été envoyée au laboratoire, il y avait quelques empreintes, le travail à faire était de trouver l'assassin d'après ces indices.

La médium

En retournant chez lui après cette étrange journée, Marshall aperçu un petit chapiteau avec une enseigne fluorescente où apparaissait l'inscription suivante: « Savez-vous qui vous êtes ? ». Il ne sut comment il était arrivé là, mais il était assis face à une médium, âgée d'une soixantaine d'années, qui l'enfumait de sa cigarette.

Elle l'observa étrangement, et lui sentit le malaise s'installer et commença à déchiffrer les cartes qu'il avait choisies.

« Qui est cette fille dont le prénom commence par un « C » ? interrogea la voyante.
- Catherine ! répondit sans hésiter une seconde Marshall.
- La haine et l'amour sont présents mais de façon destructive. Elle t'a volé quelque chose !
- Ma vie ! s'écria-t-il, surpris de son cri de désespoir.
- C'est ta soeur et tu es resté dans son ombre, elle seule semblait compter pour tes parents. Tu en as souffert énormément, n'est ce pas ?

Marshall s'effondra en larmes, des phrases incompréhensibles sortant de sa bouche:
- J'était obligé, obligé de la tuer !... » répéta-t-il inlassablement.

24:00

Maurice reçut le résultat des analyses du laboratoire. Il commença à se méfier de Marshall car il avait deux preuves contre lui : les empreintes sur la bouteille dont on s'était servi pour l'assassinat correspondaient à celles de Marshall et le sang qui était sur la chaîne déposée au laboratoire par Marshall était le même que celui de M. Banquet. D'où aurait-il pu trouver cette arme ?!

Le chef ordonna à Maurice de filer Marshall.

Le 17 octobre, Maurice suivit Marshall qui rentrait chez lui avec Munich. A minuit passé, aux premières lumières du 18 octobre, Marshall sortit de la maison. Il avançait dans les rues de la petite ville, suivi par Maurice. Marshall s'arrêta derrière un mendiant qui jouait de l'accordéon. Maurice remarqua quelque chose d'étrange dans les yeux de Marshall, on aurait dit qu'ils étaient en verre. Marshall donna un coup de pied au mendiant qui fit tomber l'accordéon de ses bras. Marshall, couteau dans ses mains, s'apprêtait à l'enfoncer en plein milieu de son coeur quand, soudain, Maurice l'en empêcha. Les policiers arrivés sur les lieux suivant l'appel de Maurice installèrent Marshall et le pauvre mendiant dans la voiture.

L'asile psychiatrique

D'après la décision du tribunal, Marshall allait être enfermé dans un asile psychiatrique. En route il demandait aux infirmières qui l'accompagnaient :

« Nous allons voir le chef ? Au fait, qui était le meurtrier ?

- Oui oui, nous allons voir le chef, répondit l'infirmière.
- Et faites vite, sinon, je vous fourre en garde à vue. »

Bientôt les portes de la clinique se refermèrent.

Mélanie Patalano, Nazligül Önen, Melis Aribas, 4°C

Série POLICIERE

L'aigle et la colombe

Robert Doisneau La diseuse de bonne aventure, 1951

Chapitre 1 : Balade

Un matin de l'été 1999, Madame Laura Dufresne, jeune femme d'environ trente-cinq ans, se promenait sur le Pont Alexandre III, éblouissante de beauté. Comme chaque matin, elle s'y baladait et, comme chaque matin, l'accordéoniste jouait. Elle lui donna ses cinq francs habituels et continua sa promenade. Il faisait très beau, et les rayons du soleil se reflétaient sur les statues du pont. Elle les regarda d'un air rêveur et rejoignit son mari pour se rendre, avec lui, à la célèbre exposition Petit.

Chapitre 2 : Exposition

Les Dufresne entrèrent dans le musée, dont les proportions indiquaient clairement qu'il avait été autrefois un palais. Laura arriva la première devant l'employé qui vérifiait les billets, et lui tendit négligemment le sien avant d'entrer. Elle décida de prendre son temps afin d'admirer les tableaux à leur juste valeur. Elle se promena donc tranquillement parmi les toiles, appréciant l'éclat des couleurs et la finition des détails. Son mari la rejoignit bientôt, soufflant comme un bœuf. Sa vue lui arracha un sourire, auquel Franck répondit par un clin d'œil. Ils visitèrent ainsi toutes les salles, s'arrêtant pour contempler certaines toiles qu'ils considéraient, à juste titre, comme des chefs-d'œuvre. Enfin, alors que son mari passait déjà le tourniquet, Laura se figea, le regard attiré par une toile qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. Le tableau était d'une beauté poignante : il représentait un gigantesque aigle noir, au regard féroce, dont les ailes démesurées fouettaient l'air et qui tenait dans son bec une blanche colombe au plumage immaculé à l'exception d'une tache écarlate sur la poitrine. Laura resta là, les yeux fixés sur la colombe comme si elle ne pouvait en détacher son regard. Elle paraissait troublée et ce fut la voix de son mari qui la sortit de sa rêverie :

« Tu vas bien ? lui demanda-t-il doucement.

- Oui, oui, ne t'en fais pas. Sortons.

Une fois revenue à l'air libre, elle parut se détendre un peu :

- Franck ?
- Oui ma chérie ?
- …non…
- Si ! qu'y a-t-il ? Veux-tu que j'annule la réunion pour rester avec toi ?
- Non, non, surtout pas ! se récria-t-elle, elle est prévue depuis si longtemps.
- Bon. Tu me promets de rester sage, hein ? dit-il d'un air malicieux.

Laura prit une voix d'enfant :

- C'est promis papa ! »

Ils se dévisagèrent un instant puis éclatèrent de rire.

Chapitre 3 : Chez la voyante

Il était environ quatre heures, et Laura était restée seule. Elle préférait flâner dans les ruelles plutôt que de rentrer chez elle. Soudain, une petite échoppe attira son attention. Elle y entra et en ressortit quelques instants plus tard, troublée, puis reprit sa marche, mais sans son sourire habituel, qui l'avait quittée lorsqu'elle était sortie. Tout en marchant, elle se remémora sa visite chez la voyante, car l'échoppe appartenait à une voyante : la pièce était très sombre et seulement meublée de deux chaises et d'une table sur laquelle se trouvaient des cartes de tarot et une petite lampe à moitié voilée.

La femme lui avait demandé de tirer trois des cartes disposées sur la table ; à la première, elle n'avait rien dit, à la deuxième, elle avait perdu son léger sourire et, à la troisième, elle s'était levée, l'avait invitée à sortir et lui avait dit : « Méfiez-vous des fantômes de votre passé ». Un silence de quelques secondes avait empli la pièce et elle avait refermé la porte sur les talons de Laura.

Chapitre 4 : La filature

C'était le soir, et Laura pensait toujours à la phrase de la voyante. En sortant de chez elle, elle avait continué sa balade et ses pas l'avaient machinalement amenée sur le pont Alexandre III. Elle remarqua alors l'homme qu'elle avait brièvement aperçu dans la rue de la voyante. Elle n'y avait pas prêté attention sur le moment mais sa présence maintenant lui paraissait suspecte.

Chapitre 5 : Amis d'enfance

Laura s'accouda à la balustrade et contempla en silence la beauté de Paris endormi, les petites lueurs brillantes sur le fond des immeubles bleu nuit, la lune se reflétant dans l'eau noire de la Seine. Elle ferma les yeux pour savourer la magie de cet instant. Sa respiration saccadée se ralentit. Soudain, des bruits de pas la firent sursauter ; l'homme au chapeau de paille et au pantalon de flanelle s'était levé et avançait vers elle. Il lui était totalement étranger et pourtant, il lui rappelait quelqu'un, mais elle n'aurait su dire qui exactement.

« Bonsoir Laura. »

Elle fit volte-face et se retrouva nez à nez avec l'homme au chapeau de paille. Un chapeau de paille…Brusquement, tout lui revint : le garçon qui grimpait cueillir des pommes dans le verger, les balades au bord de la rivière, leur complicité, leur amitié et surtout ce chapeau de paille, qui cachait son visage et qu'elle trouvait si cocasse…

« Valentin !

- Surprise de me voir ?

- Plutôt ! Que fais-tu ici ?

- J'habite à Paris, maintenant, comme toi. À ce propos, j'ai vu que tu étais allée voir mon exposition. J'espère qu'elle t'a plu…

- Oui, je l'ai beaucoup aimée.

- Quel tableau as-tu préféré ?

- …l'aigle et la colombe…

- J'espérais que tu le remarquerais. J'ai pensé à toi en le peignant. Et il est représenté ici ce soir.

- Que veux-tu dire ?

- Le bien et le mal. Toi, le bien, habillée de blanc. Moi, le mal, vêtu de noir.

- Comment… ?!

- Adieu, Laura. Je t'ai toujours aimée. »

Alors, le corps de Laura se raidit puis retomba lentement, gracieusement, et pour la dernière fois.

Et lorsqu'il fut découvert, le lendemain matin, personne n'osa y toucher, n'osa soulever une de ses boucles blondes. Peut-être pour ne pas briser la dramatique magie de cet instant. De ce corps vêtu de blanc, sur lequel se détachait une fleur écarlate au niveau de la poitrine. Là où était planté le poignard.

Chapitre 6 : La révélation

Après le meurtre, Valentin était rentré chez lui, et s'était couché. Le lendemain matin, il apprit par le biais des informations que le meurtre avait été découvert. Il prit son téléphone, appela la police et demanda l'inspecteur chargé de l'enquête. Lorsque celui-ci fut au bout du fil, il lui dit : « J'ai des révélations à vous faire au sujet du meurtre qui a été commis hier soir. Je m'appelle Monsieur Petit, je suis le peintre de l'exposition. Venez chez moi, je vous attends ».

Et sur ces mots, il raccrocha.

Lorsque l'inspecteur arriva, il sonna plusieurs fois avant d'ouvrir la porte. Il alluma et découvrit un homme mort, la main droite encore serrée sur le poignard planté dans son cœur. C'était Valentin Petit, comme le confirma la femme de ménage arrivée sur ces entrefaites. À côté de lui, une enveloppe destinée à « Monsieur l'Inspecteur ». Ce dernier l'ouvrit et lut :

« Je m'appelle Valentin Petit. C'est moi qui vous ai appelé. C'est aussi moi qui me suis tué après avoir tué Laura. Je l'ai tuée car je ne pouvais vivre sans elle. Il y a longtemps, nous étions fiancés et nous allions nous marier lorsque ma mère est tombée malade, le jour où nous aurions dû nous marier. Laura en a été bouleversée. Elle s'enfonça dans la dépression en apprenant ensuite que son frère divorçait. Malheureusement, mon travail m'appela alors à l'étranger où je reçus sa lettre me disant que tout était fini entre nous et me demandant de ne jamais tenter de la retrouver. Pendant longtemps, pourtant, je ne cessai de la rechercher. J'avais presque abandonné tout espoir lorsque je la découvris sur le pont Alexandre III. J'appris par la suite qu'elle s'était mariée. Je voulus d'abord tuer son mari mais, à quoi bon ? Il n'y était pour rien. C'est Laura qui m'avait quitté. C'était à elle de payer. Maintenant je pars la rejoindre pour toujours, rien ne nous séparera désormais. Car si rien, pas même les aigles, n'est éternel, du moins peuvent-ils choisir le moment de leur fin. »

Agathe Pelletier (chap.3 et 6), Marie Chuvin (chap. 2 et 5) et Tara Ohan (1 et 4), 4ᵉC

Josef Koudelka Espagne, 1971

Les dames aux cartes

Avril 1972. L'inspecteur François Grove, fumant son cigare comme tous les soirs rentrait chez lui. Il déposa les clés sous le paillasson. Il était plutôt grand, mince et bronzé. Il avait les cheveux blonds et des yeux d'un bleu d'azur. Il habitait au 36 de la rue Drôme à Macon. L'ambiance de ce petit village du nord de la France était plutôt triste. Les gens qu'on y trouvait étaient des personnes souvent âgées et très riches…

Dring ! Dring !

La sonnerie du téléphone retentit .L'inspecteur se précipita pour répondre :

« Allô oui ? répondit-il un peu énervé, car il avait horreur qu'on le dérange après son cigare.

- C'est votre patron, mon cher, alors parlez moi sur un autre ton ! répondit le commissaire Jean Martin.

- Oh ! Excusez-moi M. le commissaire, que se passe t'il ? demanda celui-ci gêné.

- Une femme de 74 ans vient d'être retrouvée morte, chez elle, le crâne fracassé par un objet « contendant » !

- Paix à son âme, mais que dois-je faire ?

- Je vous confie cette enquête ! Je veux savoir qui l'as tuée, avec quelle arme et pour quel motif ! C'est compris Grove ? s'exclama-t-il.

- Oui mais quand est-ce que je commence ? lui demanda-t-il.

- *MAINTENANT !!!!!!!! »*

Il raccrocha le combiné, et partit sur les lieux.

Il arriva dans une vieille maison dont les murs étaient recouverts d'un sinistre papier peint à fleurs. Le cadavre était emballé dans un tissu blanc, et déposé sur le canapé. Il le souleva et vit que la victime avait le crâne fracassé. Il alla regarder la porte pour voir s'il y avait une effraction. Non, rien.

Il observa la pièce. Il ne trouva qu'un petit morceau de plastique blanc et rectangulaire. Sur la table, était étalée une combinaison d'un jeu de cartes : le valet de pique, la dame de cœur, l'as de trèfle, et le roi de carreau. Il photographia la salle sous tous les angles. Il n'y avait rien d'autre. La sonnerie de son téléphone portable retentit :

« Allô ?

- C'est encore moi le commissaire. Mauvaise nouvelle mon vieux : Une autre femme, cette fois âgée de 80 ans, vient elle aussi de se faire assassiner.

- Est-ce impossible qu'elle se soit suicidée ?

- Tout à fait, et l'autre aussi d'ailleurs : la blessure est trop importante pour cela. Je veux vous voir chez la victime immédiatement…

- S'il vous plaît ! Je suis fatigué !

- Bon d'accord, mais demain à 8 heures !

- Même pas à 9 heures ?

- *J'ai dit 8 heures !!!*

- Bien patron. » Et il raccrocha.

La nuit fut rude, l'inspecteur dormit très mal. Ces questions revenaient souvent dans sa tête : Qu'était le petit morceau de plastique blanc ? La combinaison de cartes signifiait-elle quelque chose ? Les réponses ne parvenaient pas à son cerveau.

Le lendemain, il alla retrouver le commissaire chez la deuxième victime.

Les conditions de meurtre étaient les mêmes que les précédentes : le même morceau de plastique blanc et, surtout, cette combinaison de cartes. La même que chez l'autre femme. Il en avait assez.Ca ne voulait rien dire. Il appuya sa tête contre la fenêtre, et vit un accordéoniste devant la porte de la maison. Il se souvint avoir vu ce même musicien devant la maison de la première victime.

Il descendit et alla voir l'inconnu.

« Monsieur, puis-je voir votre accordéon s'il vous plaît ?

- Et pourquoi donc ?

- Je suis journaliste et je fais un reportage sur les accordéons, mentit-il.

- Allez-vous me prendre en photo ?

- Mais bien sûr !

- Bon, d'accord. Le voilà.

Il manquait deux touches .Il sortit de sa poche les deux morceaux de plastique et dit :

- Ca ne vous appartiendrait pas par hasard ?

- Oh ! Si je les avais perdus ! Merci monsieur !

Grove sortit son certificat d'inspecteur et dit :

- Vous venez de me donner une preuve formelle : Au nom de la loi, je vous arrête !

Il l'emmena au commissariat et l'amena dans son bureau.

- Nom ? Prénom ? Age ?

-Albert Dubois. J'ai 30 ans.

- Profession ?

- Accordéoniste depuis 2 ans.

- Pour quelle raison avez-vous fait ça ?

- Tout commença il y a 2 ans. J'avais l'héritage de mes parents : une somme de dix millions de francs. Et j'ai tout perdu.

- Quand et comment ?

- La première femme, Maria Vantassel, c'est moi qui l'ai tuée. En effet j'avais joué contre elle cinq millions de francs à une partie de poker. Elle a gagné avec la combinaison que vous avez dû voir sur la table de son salon. L'autre femme, Catherine Vanik m'a fait le même coup. Avec *la même combinaison !*

- Mais pourquoi les avez-vous assassinées ? C'est de votre faute si vous avez perdu ?

- J'ai appris l'année d'après que le jeu était truqué. Elles étaient complices.

- Avec quoi les avez-vous tuées ?

- Mon accordéon. C'est pour ça que vous avez retrouvé deux de ses touches. J'étais hésitant à l'idée de les tuer. J'avais décidé de refaire une partie de poker contre elles : si elles avaient triché, elles devaient payer ! Sinon, cela signifiait que c'était ma faute si j'avais perdu.

- Aviez- vous exprès que ce soit cette combinaison étendue sur la table ?

- Oui. Ma vie m'importe peu, mais je voulais faire une dernière partie…

- Contre qui ?

- Contre vous ! Je voulais voir si vous retrouviez ma piste, je voulais jouer mon destin à pile ou face. C'est pourquoi je me suis mis devant la fenêtre. Mais, à nouveau, j'ai perdu et vous, encore gagné. Bravo, M. l'inspecteur ! »

Il tendit les mains et on lui passa les menottes.

Epilogue

Albert Dubois fut condamné à la prison à perpétuité pour avoir aussi été complice pour un trafic de drogue. Le jeune inspecteur se fit enfin respecter par son patron.

Anne-Sophie Peaucelle et Laetitia Sabrié, 6e B

Henri Cartier-Bresson, Sans titre, 1958

Les Tineri

Série POLICIERE

Ils se promenaient dans la rue, main dans la main et réfléchissaient à un moyen de s'enrichir pour un merveilleux mariage qui se terminerait par un voyage de noce aux Maldives.

C'était un beau jour d'hiver, ce 4 mars 1997. Soudain l'homme se retourna, et vit un artiste peignant la grande avenue de Paris si touristique en été et si déserte aujourd'hui. Le peintre était rapide mais propre et donna une idée à cet observateur. Il courut rejoindre sa fiancée et lui annonça sa pensée. Elle approuva, et ils rentrèrent chez eux, à Champagne au Mont d'Or.

Le lendemain, ils prirent le train en direction de Lyon. Dans le train contrairement à la veille, ils avaient arrêté de s'enlacer, de s'embrasser et de se chuchoter des mots doux, ils étaient concentrés et se posaient régulièrement des questions très courtes auxquelles ils répondaient par des signes de tête.

Il était maintenant 11h30 et le train s'arrêta à Lyon-Perrache. Le couple descendit et prit le bus en direction de l'avenue commerciale de la Part Dieu. A 12h01 le couple franchit la porte de l'avenue commerciale. L'homme et sa fiancée se précipitèrent à côté d'un tableau très connu pour sa valeur d'environ 1 milliard d'euros. Ils firent ensemble un « oui » de la tête. La femme blonde presque châtain ne s'arrêta pas à côté du tableau mais s'arrêta devant le gardien de ce tableau :

« Bonjour, pourriez vous me renseigner ? demanda la femme en passant les mains dans ses cheveux.

- Euh, Euh, oui je ne suis pas sûr de beaucoup pouvoir vous aider mais vous pouvez toujours me demander.

- La place Puvis de Chavanne s'il vous plait !

- Ah, oui, oui, oui, c'est la place où est exposée la statue de Jeanne d'arc…

- Oui, oui enfin je crois…répondit-elle sèchement.

- Alors vous prendrez la route principale et à la deuxième à droite vous tournerez !

- D'accord, à la deuxième à droite je vais à gauche ? »

Pendant ce temps là, son fiancé grâce à ses mains très agiles, mit une mousse qui empêcherait le son de retentir quand l'alarme se déclencherait et de plus cela détraquerait l'alarme. Il le fit et prit le tableau avec quelques petites difficultés. Enfin il réussit, il était exactement 13h00, l'heure parfaite pour voler un tableau, l'avenue était déserte normalement. L'homme se retourna donc tranquillement mais fut ébloui par les flashs d'un groupe de japonais. Il se crut cuit mais il entendit un Japonais dire : « Oh, mais il est où, Gélald de Paldieu ? » et tous s'exclamèrent : « Ah, ils sont melveilleux ces Flançais ». L'homme comprit, lança aux touristes : « La première aura lieu à Cannes pour le festival », puis il prit sa femme par le bras, et, le tableau caché sous son blouson, partit.

Ils reprirent le train pour rentrer chez eux.

Le lendemain, vers midi, après la messe du village, les femmes se regroupèrent pour échanger les derniers potins et cette fois leur sujet de conversation était « le meurtre du milliardaire Mr Charpentier mais il était aussi beaucoup appelé « le milliardaire ». Personne ne savait qui avait réellement tué le milliardaire mais on soupçonnait les Tineri car M. Tineri s'occupait du système pyrotechnique par lequel il aurait sûrement été tué. Certains disaient que M. Tineri l'avait tué pour son argent ; d'autres pensaient qu'il y avait un rapport avec leur mariage qui était prévu peu de temps après ou sinon tout simplement pour acheter une bague à sa future femme.

Pour l'arme du crime, la voisine du milliardaire disait qu'on l'avait tué avec un couteau à pain et d'autres disaient qu'on l'avait noyé dans sa piscine. Dans tous les cas, tout le monde les épiait.

Quelques heures plus tard, chez les Tineri, le groupe d'intervention de la police scientifique frappa à la porte :

« Vous êtes soupçonné d'avoir tué le milliardaire M. Charpentier. Nous allons fouiller votre maison.

- D'accord, je n'ai rien à vous cacher, répondit M. Tineri sûr de lui, entrez ! »

Le groupe d'intervention de la police scientifique passait tout au peigne fin, analysait les plus petits recoins, prélevait les plus petits indices, mais rien !!!

Ils ne trouvaient rien, mais ils n'avaient pas tout fouillé, il manquait encore le garage.

Et quand le chef de l'équipe s'approcha de la porte du garage, une goutte de sueur perla sur le front de M. Tineri, tout tremblant.

L'équipe sortit de nouveau son matériel, les objets faisaient des cliquetis sur le sol, qui gênaient M. Tineri et soudain ce fut le cauchemar, un gars de l'équipe cria « EUREKA » ; il montra l'aérosol de laque, puis brandit ce fixatif de volume destiné à combler l'espace vide dans une batterie de feu d'artifice pour éviter en effet des déplacements dommageables aux fusées.

M. Tineri fut pris d'un fou rire ; cet objet n'avait aucun rapport avec l'affaire.

L'équipe repartit bredouille avec les deux suspects en direction du tribunal. M. et Mme Tineri rentrèrent dans le box des accusés et les questions commencèrent.

L'avocat de la défense prit la parole :

« Où étiez vous entre midi et 13h00, le 6 mars ?

- J'étais sur la place du village, Champagne au Mont d'Or, où se déroulait le spectacle, j'étais le responsable de la partie pyrotechnique du festival.

- Qu'avez vous fait de 02h00 du matin jusqu'à 22h00, commencement du spectacle ?

- J'étais en train de vérifier toutes les rampes de lancement, contact de démarrage, ralliement avec le poste de contrôle de tous les démarreurs.

- En tant que président de la cour ici présente et en accord avec les jurés je vous déclare… »

Un silence régna dans la salle. Tout le monde se retourna vers la sortie de secours, un Japonais avec une caméra au cou entrait. Il dit :

« Bonloul, je m'appelle Mitaritsuko »

Il avança vers le juge et lui montra une photo puis il ouvrit son petit dictionnaire franco-japonais et continua :

« Cette photo, je l'ai trouvée dans le joulnal, c'est le millialdaile et l'autre joul je l'ai vu devant la cathédlale »

Il tendit une deuxième photo, chercha à nouveau dans son dictionnaire puis dit :

« Monsieur, j'ai vu sul le joulnal un tableau d'une valeul de un milliald d'eulos et justement ce joul là je l'ai plis en photo, le voleul, pendant qu'il volait le tableau mais je l'ai laissé paltil palceque je croyais que c'était un film »

Il se tut. Alors le juge commença :

« Mr et Mme Tineri, voila une preuve que vous n'avez pas tué le milliardaire puisqu'il est vivant mais voilà que cette photo vous accuse du vol d'un tableau dans le but de vous enrichir. »

Coline Pasquiers, Thomas Siano et Aylin Özdilek, 4°C

La folie de la drogue

Série POLICIERE

Chapitre 1

Dring ! Dring ! Dring ! L'inspecteur Dubois décrocha son téléphone :

« Allo, oui ? Qui est à l'appareil ?

- C'est moi, le commissaire Godrigue.

- Ah ! C'est vous ? Que voulez vous ?

- C'est pour une enquête mon cher, il y a eu un vol de tableaux de grande valeur remplacés par de vulgaires copies.

- Y'a t-il des suspects ?

- Oui, les deux gardiens ont disparu la même nuit que les tableaux.

- Mmm bien, où cela s'est-il produit ?

- À Saint-Benoît.

- J'arrive !

L'inspecteur se rendit à la gare et prit le premier train. Arrivé à Saint-Benoît, il prit un taxi.

« Emmenez-moi au commissariat local ! »

Chapitre 2

Au commissariat, un vieil homme barbu le conduisit dans son bureau :

« Je m'appelle Delaforêt, je vais vous emmener sur le lieu du vol. Arrivé à l'exposition, l'inspecteur demanda au commissaire :

- Comment savez-vous qu'ils ont été remplacés ?

- Car il n'y a pas la signature du peintre.

- Bien, écoutez moi. Envoyez des plongeurs fouiller le lac, moi je vais interroger les habitants du village.

Il commença par la maison voisine. Il sonna à la porte et entra. Il demanda :

- Avez-vous entendu des bruits quelconques ou vu quelque chose de suspect la nuit dernière ?

- Oui, répondit l'un deux, un bruit de déplacement et des chuchotements

- Bien, merci pour l'information.

Il avait pris le chemin du musée quand soudain un policier l'interpella :

- Nous avons trouvé le corps des gardiens dans le lac.

- J'en étais sûr ! Ils ont été noyés! Connaissez-vous des peintres doués par ici ?

- Il y a Robert Pillotte, c'est un peintre bizarre et doué. C'est le seul peintre d'ici pouvant faire d'aussi belles copies, mais il n'aurait pas pu assommer ou tuer les gardiens car il n'est pas costaud ; il devait avoir des complices.

- Bien, je vais inspecter partout. À propos, qui habite dans cette villa ?

- Oh ! C'est une vieille riche et folle, Madame Delacour.

- Si elle est riche, elle est suspecte, je vais l'interroger. »

Chapitre 3

Il poussa la vieille porte et entra dans une vieille villa ressemblant plus à un château. Il entendit le grincement d'une porte ; il se retourna et la vit, habillée d'un longue robe noire.

« Bonjour Madame Delacour. (Silence...) Je suis l'inspecteur Dubois, je suis venu pour vous poser quelques questions.

- Et bien, dépêchez-vous mon cher, et venez boire quelque chose.

Il entra dans une somptueuse pièce où se trouvaient une dizaine de chaises et une table. Il s'y assit et reprit :

- Avez-vous entendu parler d'un vol de tableaux, remplacés par des copies ?

- Bien sûr, cela est écrit dans tous les journaux !

- Pensez-vous à quelqu'un qui aurait pu le faire ?

D'un air sûr, elle dit :

- Non, aucune idée.

Se levant, il dit :

- Eh bien, au revoir.

Il sortit de la villa et continua son inspection. Il traversa la cour du musée et allait entrer quand soudain il remarqua un tonneau sur une planche de bois à proximité. Il le déplaça et s'aperçut qu'une trappe y était cachée. Il l'ouvrit, y descendit des marches et enfin, après quelques minutes de marche dans l'obscurité il sortit et entendit :

- Robert, tu as fait une erreur, tu n'as pas mis la signature.

- Chlang !!! (Il entendit un coup de poing)

- C'est ta dernière erreur, abruti ! Si tu la répètes, Albert s'occupera de toi.

- Pardon Madame, je ne le ferai plus. Pourrais-je quand même avoir ma récompense ?

L'inspecteur entendit une autre voix :

- Ne m'oubliez pas, Madame Delacour.

- Oui Léonard, mais toi aussi tu as fait une erreur en les jetant dans le lac. Donc vous n'aurez qu'une petite dose.

Quelques instants plus tard, l'inspecteur Dubois avait appelé la police locale, qui avait déjà encerclé la villa et la cabane. Les policiers crièrent :

- Rendez-vous, vous êtes cernés ! »

Les quatre malfaiteurs furent bientôt arrêtés.

Chapitre 4

« Alors, Inspecteur, quel était leur plan ? demanda M. Delaforêt.

- Leur plan était simple ; il y avait deux trappes, une menant dans la cabane d'Albert, l'autre à côté du musée, cachée sous un baril.

Léonard, l'accordéoniste, avait poussé le baril le soir du vol et noyé les deux gardes après leur avoir subtilisé les clés. Ensuite, il a pu ouvrir la porte du musée à M. Albert pour qu'il remplace les originaux par des copies qu'avait faites Robert, en échange de drogue.

- Eh bien, merci infiniment d'avoir retrouvé les vraies peintures ! »

« Tuuuut! ». Après avoir pris un repos BIEN mérité, il prit son train pour retourner à Marseille.

Guillaume Chuvin, Can Rodrigue
et Timour Uncuoglu, 6e B

Série POLICIERE

Quatre filles

Un beau jour de printemps, un groupe de quatre filles, Olivia, Sarah, Michelle et Sacha, toutes âgées de 17 ans, se donnèrent rendez-vous sur la place du marché. Elles avaient prévu de visiter la galerie qui venait d'ouvrir en face de la ceinturerie de l'avenue D'Artagnan. Aussitôt arrivées sur place, un tableau de Picossa attira leur attention, il représentait une espèce de tour Eiffel ailée et était d'une inestimable valeur.

Le lendemain matin, Olivia se réveilla de bonne humeur, plus tard elle téléphona à Michelle : « Tu sais j'ai eu une vision... Commença Olivia,

- Figure-toi que moi aussi ! L'interrompit Michelle. Moi c'était que l'on avait volé le Picossa tu sais, que nous avons vu à la galerie hier, et que nous avons acheté la villa que nous avons tant désirée ! Le rêve quoi ! »

Elles se réunirent à 16 heures devant la galerie. Olivia et Michelle firent part de leurs visions à leurs amies. Elles furent toutes étonnées car elles avaient toutes eu la même vision. Elles discutèrent à propos de la peinture et conclurent de le voler. Elles établirent une stratégie pour ne pas être remarquées : Sacha irait distraire le propriétaire pendant que les autres voleraient la toile discrètement. Une fois le tableau volé elles se rendirent au carrefour où elles avaient garé leur voiture.

Comme par hasard l'inspecteur Disiz avait rendez-vous avec le commissaire Jackson (qui était en retard, comme d'habitude), au même moment et au même endroit. Il vit les quatre adolescentes mais ne se douta de rien. Le groupe d'amies partit tranquillement sans le moindre obstacle.

Le jour suivant, en passant sur le pont pour promener son chien, l'inspecteur s'arrêta pour contempler un tableau que peignait un peintre sur un chevalet. L'inspecteur avait été informé la veille, de la disparition du tableau et cette peinture que faisait le peintre ambulant lui évoqua vaguement la toile disparue. Après quelques minutes de réflexion, il se souvint soudainement des quatre filles qu'il avait vues le jour précédent, et se remémora une forme rectangulaire qui pouvait bien être un cadre d'une peinture, la forme était cachée sous le manteau d'une d'entre elles : « Que suis-je bête, s'exclama-t-il, pourquoi ne m'en suis-je pas rendu compte avant, j'aurais pu les arrêter, ce tableau valait tout de même une fortune ! »

L'inspecteur parcourut tout le quartier avec l'espoir de retrouver le groupe d'adolescentes. Il revint bredouille en passant par les rives de la Seine. Tout à coup, il aperçut une jeune fille assise sur un banc. Il mena une conversation en essayant de lui soutirer quelques renseignements sur le Picossa. Il repartit avec seulement le nom de la jeune femme. Quant à lui, le commissaire Jackson espionnait une des jeunes filles. Il était déguisé en accordéoniste et jouait sur le trottoir. De son côté, l'inspecteur Disiz alla consulter une voyante pour lui demander quoi faire. La voyante lui répondit tout simplement d'aller sur les quais de la gare Saint-Lazare. Il s'y rendit donc.

Dans la rue, c'était la fête pour célébrer le 14 juillet. L'inspecteur se faufila rapidement entre les fêtards et arriva à la gare… Il se dirigea vers le guichet. Pendant ce temps, les jeunes filles, elles, avaient cherché dans toutes les agences immobilières de la ville, une villa qui leur convenait. Finalement, elles en dénichèrent une qui leur convenait : elle avait 3 étages, 5 salles de bains, 6 chambres et une piscine et était en pleine banlieue …Comme l'inspecteur Disiz était sur les quais, il en profita pour prendre un R.E.R afin d'aller rendre visite à sa belle-mère qui était à l'hôpital en banlieue, justement. Il s'assit dans un compartiment entouré de quatre charmantes jeunes filles…

Soudain, il sursauta en réalisant que les filles n'étaient autres que les voleuses du tableau, qui était dans leur valise rouge. Il se leva d'un saut et sortit sa carte de policier… Il la tendit en avant et cria : « Mesdemoiselles, je vous arrête pour le vol du tableau qui se trouve actuellement dans votre valise… Suivez-moi au commissariat… »

Epilogue

Le tableau fut repris et gardé en sécurité au Centre Beaubourg. Quant aux jeunes filles, elles furent détenues en prison pendant quelques mois et puis furent libérées. Ensuite, elles continuèrent leurs études à l'Académie des Beaux-arts à Paris et par la suite devinrent des peintres célèbres dans le monde entier…

Merve Torreguitart, Mara Bockel,
Lara Kirdar et Izel Sayar, 6e B

Henri Cartier-Bresson, Amphithéâtre romain, Valence, 1933

Le joueur de contrebasse

Robert Doisneau Le violoncelliste, 1957

J'avais toujours eu envie d'aller respirer l'air frais des montagnes. Il y a un an jour pour jour, je proposai à mon frère de m'accompagner pour réaliser ce rêve. Il accepta immédiatement, comme je le prévoyais, car il avait grand besoin de repos et de calme. La première journée, nous nous promenâmes et profitâmes pleinement de la nature, le temps passa tellement vite que nous n'eûmes pas le loisir de faire autre chose. Arriva la nuit... Je couchais dans la même chambre que mon frère, imaginez donc quel fut mon étonnement lorsque je me levai, vers six heures, et que je ne vis mon frère ni dans son lit, ni ailleurs dans la chambre. Je l'attendis pendant une demi-heure et enfin, il rentra dans la chambre sur la pointe des pieds. Il ne savait pas que j'étais réveillée, sans doute, car lorsqu'il me vit, il eut un petit sursaut. Il eut un drôle de regard, et il me répondit qu'il avait fait une promenade quand je lui demandai ce qui l'avait retenu si longtemps hors de la chambre, et surtout pourquoi il ne m'avait pas prévenu. C'est alors que je remarquai ses mains en sang. Mon frère vit le regard insistant que je portais sur ces égratignures, et me dit qu'il avait fait une mauvaise chute. Je ne pus faire autrement que de le croire, mais au fond de moi-même, je me jurai de découvrir ce qu'il avait réellement fait, car cette histoire de promenade me paraissait étrange. Je ne vous raconte pas ce que nous avons fait dans la journée, car la suite est bien plus intéressante... En effet, la nuit vint, mais je n'arrivai pas à fermer l'oeil. C'est là que j'entendis mon frère qui se levait, s'habillait et se préparait comme pour sortir. Je jetai un coup d'oeil rapide sur mon réveil électronique. Minuit. J'étais intriguée de voir mon frère se lever à cette heure tardive, et surtout de le voir s'apprêtant à sortir. Je décidai donc de le suivre. J'attendis qu'il claque la porte, m'habillai en un tour de main et quittai la chambre à toute vitesse. Je le vis qui sortait de l'hôtel. Je le poursuivis pendant cinq bonnes minutes et lui et moi arrivâmes enfin au pied d'un gigantesque rocher. Il avait du matériel d'escalade à ses côtés et s'en servit pour monter jusqu'au sommet du rocher. Moi, je n'avais rien, mais la curiosité suffisait à me donner des ailes, et c'est ainsi que je me retrouvai, je ne sais comment, au sommet du même rocher où se trouvait mon frère. Je compris alors l'origine des égratignures sur ses mains car mes propres mains saignaient après cette montée difficile. Je regardai autour de moi. Sur le rocher, il y avait également des partitions, une chaise et contrebasse. Mon frère s'installa et commença à jouer une mélodie envoûtante, lui qui n'avait jamais touché à un instrument de musique auparavant! Je ne voulais pas le déranger mais je ne pus m'empêcher de l'appeler. Mais, rien à faire, il avait l'air de ne pas m'entendre. C'est là que ma montre se détacha de mon poignet et tomba. Je me penchai pour ramasser les morceaux de verre brisé et les mis dans ma poche droite. En me levant, je perdis l'équilibre et je tombai. Ma chute me parut interminable. Lorsque mon corps heurta le sol, je vis le sang jaillir de tous côtés et je commençai à voir flou. Puis après, plus rien. Le noir, le vide absolu.. Je rouvris mes yeux sur un monde blanc et lumineux, l'hôpital. J'étais sauvée. Mon frère rentra alors dans la pièce où j'étais seule jusque là et me raconta que lorsque nous marchions, j'étais tombée, et avait roulé à une très grande vitesse pour finalement me cogner la tête sur une pierre. Enfin, d'après lui, car en m'habillant, je remarquai dans la poche droite de mon pantalon des morceaux de verre brisé... Et là, je ne pus m'empêcher de penser aux événements que j'avais cru vivre, ou que j'avais réellement vécu, et j'eus en moi comme l'ombre d'un doute sur la sincérité de mon frère...

Selen Daver, 4ᵉB

Josef Koudelka France, 1987

Le sanglot du violon

Henri Cartier-Bresson Chauffeurs de Taxi, Berlin, 1932

Une douleur atroce pénétrait son corps. Ses doigts se crispèrent. Une goutte de sueur traversa sa joue noircie par le charbon. Il avait la peau mate, les yeux bleu azur. Ce contraste lui offrait un regard doux et innocent. Les soupirs désespérés des mineurs qui l'entouraient rompaient le silence intense de frayeur qui régnait. Les bruits de pas retentissaient, tel un leitmotiv, tout au long du chemin. L'air frais et pur gagnait ses poumons. Succombant à la fatigue, il s'arrêta. Autour de lui, de majestueuses chaînes montagneuses se découpaient. Elles étaient recouvertes d'une fine couche de glace et leur escalade devenait mortellement dangereuse. Hélas, c'était le seul chemin qui menait à la ville. La température s'était faite glaciale, un brouillard givrant empêchait sa vue. Les silhouettes des mineurs flottèrent lentement dans le brouillard puis disparurent. A présent, il était seul. Seul, comme il l'avait toujours été, il s'avança d'un pas incertain vers l'inconnu.

Ses yeux avaient perdu leur éclat, étaient devenus glauques. Il marcha ainsi pendant d'innombrables heures. Quand, épuisé, ses forces le quittaient, des ondes mélodiques l'entourèrent. C'était un chant, un marmonnement, un rythme qui lui étaient familiers. Des sons aigus et graves s'unissaient, leur volume était de plus en plus fort, de plus en plus envoûtant. Ses pas le menèrent à une vallée qui semblait s'allonger vers l'infini. Dans le brouillard qui se dispersait, il distingua une ombre.

C'était de cet endroit que provenait cette musique qui l'avait tant ensorcelé. Le brouillard avait laissé sa place au soleil, qui, en émettant une chaleur époustouflante, combattait les nuages pour apparaître à l'horizon. Il se cacha derrière un bloc de glace pour observer cet étrange inconnu. « Cet étrange inconnue », pensait-il, demeurait silencieuse et n'avait pas remarqué sa présence. Elle était installée sur une chaise taillée en bois. Ses longs cheveux de couleur ocre, dansaient au vent. Vêtue d'une robe blanche, qui couvrait son corps squelettique, elle tenait de la main droite un archet, de la gauche, un violon. L'archet effleurait avec élégance les cordes du violon. Entre arpèges, sonates et menuets, les yeux du mineur furent longtemps fixés vers cette étrange inconnue. Il essayait de percevoir l'expression de son visage. Derrière le rocher où il s'était accroupi, c'était impossible. Il n'eut pas le temps de réagir car un jeune homme venait d'apparaître à quelques mètres de l'étrange inconnue. Au niveau de ses épaules, deux longues ailes s'élargissaient. Des ailes, noires comme les ténèbres. L'étrange inconnue posa délicatement son instrument sur la chaise. Le jeune homme la saisit par les hanches et la serra contre lui. Ils restèrent ainsi enlacés pendant plusieurs minutes. Puis, ils s'envolèrent vers les cieux, main dans la main.

Le mineur, qui avec un grand étonnement avait assisté à la scène, se dirigea vers le violon De même que l'étrange inconnue, il le prit délicatement pour le poser dans sa hotte. Le soleil avait vaincu les sombres nuages et s'élevait dans le ciel. La neige, fondu à présent traçait un long chemin à parcourir. Le mineur, ne pouvant pas effacer les images des événements précédents de sa mémoire, avait aperçu ce petit village où les marchands faisaient du commerce. Un souci le rongeait intérieurement, sa hotte s'était déchirée et les morceaux de charbon s'étaient dispersés dans la brume. Il avait donc perdu la plupart de sa marchandise et son retard comptait plusieurs heures. Ses mouvements étaient lents à cause de ses muscles paralysés par le froid.

A peine eut-il toqué à la porte du chalet que quelqu'un l'attira à l'intérieur:

« Alors, le mineur, on traîne ses salles pattes ? Ça fait un bail qu'on t'attend, tu te ramènes ou tu préfères qu'on vienne te chercher ? »

L'homme qui se dirigeait au milieu de la pièce lugubre était celui qu'il craignait le plus. Chaque fois qu'il n'était pas satisfait de la marchandise, au moindre détail, les mineurs étaient maltraités, subissaient des souffrances intolérables. L'homme agrippa la hotte et remarqua rapidement qu'il ne contenait qu'un violon et son archet. Il les retira de la hotte puis les lança violemment sur le mineur qui poussa un cri de désespoir.

« Josh, Mickael, aidez notre p'tit mineur à se remettre les idées en place

- Bien, patron »

Des coups s'en suivirent. Son corps se tortillait face à ces deux hommes acharnés contre lui. Il se débattait, essayait d'échapper à leur étreinte. Puis, en un quart de seconde, tout devint noir.

Ecroulé sur le sol, le mineur serrait entre ses bras, son unique objet de valeur, le violon taché de son sang.

Elza Evren, 4e B

Jacques-Henri Lartigue Ballade en voiture, Papa à 80km/h, 1913

29 février

« Venez par-là les gamins ! Venez ! Allez ! Vous savez, ce soir comme tous les soirs je vais vous raconter une histoire.

- Ah oui papy !
- Quel jour sommes-nous d'ailleurs ?
- 29 février papy !
- C'est un jour spécial le 29 février, et à jour spécial histoire spéciale… Voilà donc cette histoire :

C'était il y a bien longtemps, dans un village plongé dans la brume, toujours plongé dans la brume… Les habitants de ce village avaient, depuis quelque temps, adopté un comportement étrange. En effet, ils ne parlaient plus et l'ambiance joyeuse du village avait disparu. Mais trois gaillards semblaient l'avoir conservée. On ne pouvait savoir ce que pensaient les villageois de ces trois hommes puisque depuis fort longtemps ils ne pensaient plus. L'un de ces trois amis était violoncelliste, et se nommait André, l'autre très agile de ses mains était cheminot : on l'appelait Alain. Le dernier était la seule personne du village à posséder une automobile ; celui-ci se nommait Borobio.

André, avait perdu sa mère lorsqu'il était jeune. Depuis la mort de sa femme, son père lui accordait beaucoup d'importance. Il était très intéressé par une légende du village qui racontait qu'un mage nommé Fusdo résidait dans un château introuvable, perdu dans les montagnes : celui-ci n'apparaissait qu'un seul jour tous les quatre ans. Tous les matins, le père partait de bonne heure on ne savait où. Il revenait tous les après-midi pour emmener son enfant dans la montagne. Ils passaient alors par une forêt où André ramassait des pommes de pin. Un jour, le père d'André ne revint pas. On avait d'abord cru qu'il s'était absenté quelques jours comme il le faisait souvent. Mais au bout de plusieurs semaines, on comprit qu'il avait disparu.

Depuis lors, Borobio emmenait tous les jours André dans les montagnes pour qu'il y pratique son violoncelle. En effet, la montagne lui rappelait les bons moments passés avec son père et lui permettait de jouer dans le silence le plus complet. En revenant, André et Borobio apercevaient souvent une sorte de créature ressemblant à un loup. A cause de l'obscurité, ils ne pouvaient pas vraiment la voir mais on distinguait des dents très pointues et une très forte musculature. Sans savoir pourquoi, chaque fois qu'André voyait cette bête, il ressentait un élan de compassion.

Un jour le violoncelliste, en pensant à son père, pleura. Il réfléchit, et se dit qu'il fallait mettre fin à sa mélancolie. Il alla donc chercher ses amis, Borobio et Alain, pour leur parler. En effet, André en avait assez de demeurer dans un village où l'envie de vivre s'était éteinte. Il demanda alors au cheminot d'utiliser son don pour l'artisanat en lui fabriquant une machine volante. André avait alors en tête de quitter le village par les airs car il était impossible de traverser les montagnes à cause du brouillard. Quelques jours plus tard la machine était prête. Ils décidèrent de passer tout de suite à l'action : l'engin après avoir fait quelques bruits bizarres s'envola.

Ils étaient dans les airs depuis peut-être quinze minutes, contemplant les nuages gris qui recouvraient le village quand, soudain, plusieurs boules de couleur rouge vif, comme si elles étaient enflammées, vinrent percer la couche de fumée épaisse et se dirigèrent vers l'appareil. Ils changèrent alors de direction. Mais rien à faire ! Les boules les poursuivaient. Elles finirent par les atteindre, au grand désespoir des trois hommes, et enflammèrent les ailes de la machine. L 'appareil tomba alors en un lieu où le brouillard était particulièrement dense… André se réveilla les pieds dans l'eau, pendu à un arbre, avec Alain à côté de lui. L'appareil fumait encore, mais Borobio n'était plus là. Ils le cherchèrent en vain pendant des heures aux alentours : ils décidèrent alors d'aller explorer plus loin.

Après de longues heures de marche ils arrivèrent à un endroit maudit, un lieu ou ne poussait ni fleur, ni arbre. La terre était sèche, aucune rivière ne passait là. Malgré le brouillard épais, on pouvait facilement distinguer une ombre gigantesque se terminant par un pic. Cette ombre semblait cacher des colonnes. Devant celle-ci, se dégageaient quelques formes qui ressemblaient tantôt à des arbres, tantôt a des hommes. Bien que troublés par ces ombres, André et Alain remarquèrent qu'il n'y avait aucun animal, même pas un insecte. Et cela jusqu'à l'ombre qui devenait de plus en plus nette.

André et son ami se dirigèrent vers elle. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, l'air semblait de plus en plus malsain. Il faisait chaud, maintenant, et les deux amis ne tardèrent pas à retirer leurs pulls épais. L'ombre s'éclaircissait, on pouvait voir maintenant que c'était un bâtiment de grande taille cerné de ronces. Cette ombre était sans doute un château. André s'arrêta. La légende était donc vraie ? Il y aurait donc un château qui apparaîtrait tous les quatre ans ? Cette idée glaça le sang parce que cela faisait seize ans aujourd'hui que son père avait disparu. Lorsque André leva la tête, son ami n'était plus là. Il se retrouvait seul, et le brouillard s'était épaissi de telle façon que l'on ne voyait pas à trois mètres.

André continua sa marche sans changer de direction en espérant que son ami l'attendait au château. Il marcha donc, sans être certain qu'il allait dans la bonne direction. Après plusieurs minutes il commença à douter de son sens de l'orientation. Il s'arrêta… redémarra… fit deux ou trois pas… regarda derrière lui mais la brume était trop épaisse et il ne voyait rien. Il continua donc dans la même direction. Il avait peur, il marcha encore un peu, puis soudain il tomba dans un trou. Il s'était fait mal en essayant, par réflexe, de s'agripper à la paroi pour stopper sa chute qui n'en fut pas moins douloureuse. A présent il était seul, perdu dans une grotte inconnue dans laquelle il n'y avait pas beaucoup moins de brouillard que dehors.

Il longea les murs pendant de longues minutes, ou peut être de longues heures, avant d'arriver dans une salle dont le plafond était très haut ; il y avait une cheminée allumée, éclairant une salle poussiéreuse mais, en un certain sens, belle. Il y avait de nombreux meubles, mais l'heure n'était pas à la contemplation. Il devait trouver son ami et ne savait pas par où commencer.

Un mouvement le fit sursauter. Dans la brume, une ombre avait bougé ; il s'approcha doucement… mit sa main sur la poignée… et la tourna délicatement ; l'ombre se jeta sur lui, elle était grande, au moins aussi grande que lui mais elle se releva en riant. C'était Alain.

André était encore apeuré quand ils perçurent un bruit, puis un autre bruit semblable au premier, encore un autre, les bruits étaient de plus en plus forts, ils s'approchaient, ils étaient tout près maintenant et la porte s'ouvrit violemment. Un homme deux fois plus grand qu'eux était rentré dans la pièce ; il semblait avoir un certain âge, et portait une longue tunique bleu. Son arrivée était accompagnée d'une lumière très violente. Il avait un sceptre à la main, un sceptre blanc qui se finissait par une boule d'ambre emprisonnant une clé. Dans l'autre main, il tenait une sorte de parchemin.

André et Alain coururent vers une porte mais le géant était devant celle-ci. Il leur dit :

« Alors c'est vous les deux amis dont nous a parlé l'homme que l'on a trouvé au bord de la rivière

- BOROBIO, vous l'avez trouvé, il va bien ? Où est-il ? cria André

- Il est sain et sauf, mais avant de vous dire où il est, je vais vous poser quelques questions, répondit le géant

- Mais qui êtes vous ? Où sommes-nous ? continua le violoncelliste

- On m'appelle le Mage Fusdo, celui de la légende, celui que tout le monde cherche, celui qui a maudit tous les villageois. Tous ceux qui essayent de me trouver, ne reviennent jamais. Je les emploie aux machines à créer le brouillard qui ne se dissipe jamais. Mais la légende est fausse : le château a toujours été ici mais nos machines à brouillards ont besoin d'être nettoyées tous les quatre ans » expliqua le Mage. André qui avait tout compris demanda au Mage :

Jacques-Henri Lartigue Le ZYX 24 décolle, Rouzat, 1910

« Est-ce qu'il y a seize ans vous avez enlevé quelqu'un allant dans la forêt ?

- Il y a seize ans… oui… je me souviens, j'ai puni quelqu'un qui espionnait le château. Mais pourquoi me demandes-tu ça ? De toute façon, vous allez perdre tous vos souvenirs, et vous allez me servir vous et votre ami comme le font tous ces villageois, regardez ! » Le mage frappa de son sceptre le sol et une porte s'ouvrit.

« Allez-y, je vais vous montrer votre destin » dit le Mage en riant. André fit un signe à Alain et dès qu'ils eurent dépassé la porte, ils la fermèrent le plus vite possible. Alain dit à André :

« Il faut retrouver Borobio et partir d'ici le plus vite possible ou nous ne pourrons pas échapper à ce Mage diabolique.

- Non, Alain, il faut délivrer tous ces prisonniers, sinon ils ne pourront jamais retrouver leur vie passée ! N'oublie pas qu'ils font partie du village comme nous ! cria André.

- Alain, va délivrer Borobio ; on se rejoint devant la grille, dit André.

- D'accord, André, sois prudent surtout ! »

Chacun partit dans une direction opposée. André après avoir couru de salle en salle arriva enfin devant la grille. Il essaya de la faire tomber, mais à chaque contact il se faisait repousser : la grille était ensorcelée. Il entendit un bruit de porte, vit la poignée de celle-ci s'abaisser. Il eut peur que ce soit le Mage. Mais son cœur se remit à battre quand il vit que ce n'étaient que ses deux amis. Il leur expliqua le problème de la grille, Alain eut une idée et dit :

« Attendez-moi ici !»

Quelques minutes plus tard il revint avec une clé. Il sentit les regards interrogateurs posés sur lui et dit :

- C'est une clé, je l'aie vue en allant chercher Borobio tout à l'heure.

- J'espère qu'elle marchera ! » dit Borobio

André s'approcha de la porte, tendit sa main vers la serrure quand soudain le Mage fit irruption avec ses soldats. Il cria de toutes ses forces :

« NOOOOON, N'OUVREZ PAS CETTE PORTE, JE VOUS L'INTERDIS.

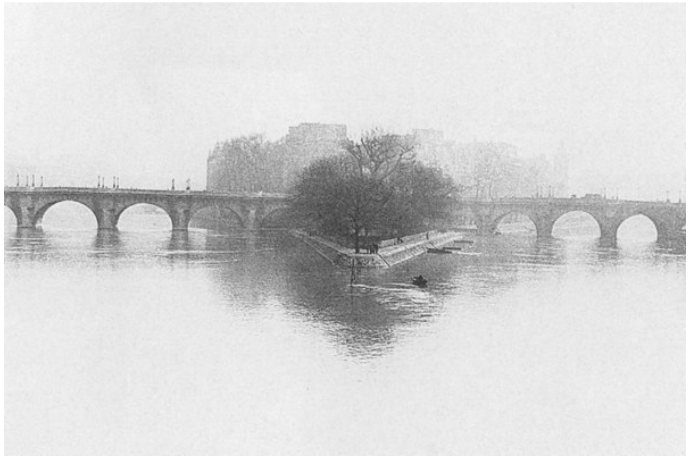
- Vas-y André ouvre-la vite ! » crièrent Alain et Borobio

Il y eut alors un flash énorme et André se retrouva seul face au Mage... mais attendez, il crut pendant un instant apercevoir la créature !

Le Mage était en face de lui, terrifiant, il menaçait de le tuer mais André était bien décidé à venger son père et tous les hommes qui avaient souffert toutes ces années durant. Malheureusement, André n'était pas de taille à faire face à ce monstre et quand le mage attaqua, par peur il ferma les yeux pensant que ç'en était fini de lui… Il se réveilla quelques temps après ; il n'était plus du tout au même endroit. D'ailleurs il connaissait ce lieu ! Oui, c'était les montagnes. Et devant lui, qui voyait-il ? Son père caché derrière un rocher. Il l'appela mais celui-ci ne l'entendit pas ; il vit alors le Mage arriver. Le monstre brandit son sceptre et le père se transforma alors en… non c'est un mauvais rêve… Si ! Son père se transforma alors en la créature errante et solitaire, cette sorte de loup qu'il apercevait dans les montagnes. C'était donc ça, son père avait déjà essayé de percer le mystère des machines à brouillards, des hommes prisonniers, du mage et du château mais il avait échoué et avait été transformé en créature… tout s'expliquait maintenant… André se réveilla une deuxième fois, mais cette fois ci dans le château avec le Mage étendu devant lui et son père allongé entre lui et le géant. Son père l'avait donc sauvé…

« Et, voilà, les gamins, à votre imagination de trouver une belle fin à cette histoire.

A table les enfants !! Toi aussi André »



Henri Cartier-Bresson Île de la Cité, 1952

Valentin Le Mire, Romain Lavorel et Mehmet Arig, 4°C

L'île perdue

Margaret Bourke-White Barrage de Fort Peck, 1936

C'était il y a bien longtemps… A cette époque vivait un homme qui s'appelait Pierre, il habitait dans le petit village de Maurez en plaine campagne. Il adorait jouer du violoncelle et composer des morceaux sur la montagne Saint Claude. Cela lui donnait de l'inspiration pour ses morceaux, jusqu'au jour où il crut apercevoir une île secrète vers l'est. Dans le brouillard, elle s'effaçait puis apparaissait. Tout d'un coup elle disparut pour de bon.

Alors, il décida de la chercher. Il marcha vers l'est à travers des chemins boueux mais rien, elle s'était envolée ; alors il décida ou plutôt il se promit qu'il la trouverait.

Le lendemain matin au lever du soleil il sortit de chez lui, puis se dirigea vers une grotte bien cachée pour prendre le planeur que son grand père avait inventé. Il sortit de la grotte et s'envola. Il volait dans les nuages et il vit cette île mystérieuse. Il s'y posa et eut des frissons dans le dos. Il y avait beaucoup de brouillard ; on ne voyait rien. Un loup était apparu ; il était tout noir avec la bouche sanglante. Il avait des yeux rouges mais il ne bougeait pas ; alors Pierre voulut voir s'il était vivant. Quand tout à coup le loup se mit à hurler, un trou s'ouvrit sous ses pieds et Pierre tomba dans le trou.

Deux cent ans plus tard, dans une usine de pétrole…

C'était l'heure de la pause déjeuner ; un des hommes avait oublié sa casquette dans l'usine, alors il décida d'aller la chercher, quand soudain il entendit un bruit dans les cylindres de l'usine ; il eut alors très peur et téléphona à la gendarmerie. Il déclara :

« Allo, oui j'ai entendu une voix dans l'usine, venez voir. »

Les policiers répondirent :

« Que disait cette voix ?

- De nous rendre sur une certaine montagne !

- D'où venait-elle ?

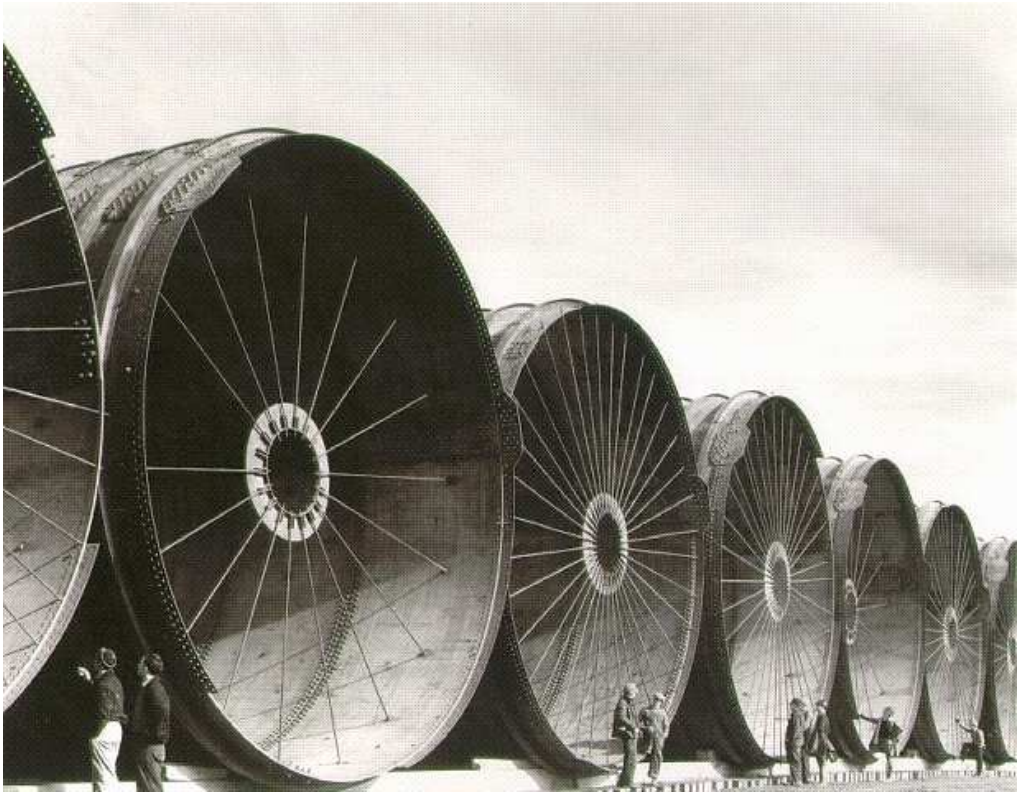
- Peut-être un homme l'a transmise à la terre… peut-être remonte t-elle avec le pétrole à la surface… »

Les policiers décidèrent de mener une enquête pour percer le secret de la voix. Mais personne ne savait comment aller à la fameuse montagne. Une nuit, un policier vit dans son rêve une femme qui lui disait d'aller au mont Saint Claude et de monter au sommet ; de là il verrait une île, elle serait en train de s'enfoncer dans les flots. Le matin, le policier raconta son rêve à ses collègues. Mais personne ne le crut. Les jours passèrent, les mois s'écoulèrent, mais personne ne put trouver un indice pour aller sur l'île.

Il y avait seulement une chance pour savoir d'où venait cette voix, c'était d'écouter l'homme. Tout le monde commença à monter sur la montagne mais le brouillard était si fort et le vent si violent que les gens avaient du mal à grimper.

Un jour enfin, ils furent au sommet de la montagne. Et là, la belle et mystérieuse île se dressait en train de couler. Alors, les policiers commencèrent à voler avec leurs planeurs. Arrivés sur l'île, ils commencèrent à chercher l'homme qui avait lancé l'appel. A la fin, ils trouvèrent Pierre ; il avait survécu depuis l'époque de sa disparition. Ils le mirent sur une pierre, le docteur qui les accompagnait l'emporta. Et l'île disparut pour toujours. C'est ainsi que se finit notre histoire !!!

Margaux Marondon, Nur Topçu
et Alexia Kotam, 6e B



Margaret Bourke-White Tunnels de décharge, Barrage de Fort Peck, 1936

Bernard

Sebastião Salgado Mine d'or de la Serra Pelada, Brésil, 1986

Série FANTASTIQUE

Tout a commencé quand Bernard a décidé d'escalader les montagnes du Tibet pour jouer du violoncelle en solitaire. Par malheur, il a commencé par les notes maudites : do, mi, do, mi, sol, sol. Ce qui a déclenché un phénomène mécanique étrange : Toute la montagne s'est transformée en forteresse immense de couleur jaunâtre. Sept engins ronds et métalliques sont descendus des cieux. Ils se sont dirigés vers lui. Un monstre est sorti d'une des machines gigantesques, en émettant des sons bizarres. Bernard, le violoncelliste était complètement terrifié. Le monstre vert et gluant a sortit un fouet laser et s'est dirigé vers lui ; en s'approchant, il s'est divisé en deux et s'est métamorphosé… en deux chauffeurs de taxi en uniforme ! Bernard a trouvé par terre une petite baguette de la taille d'un crayon, sur laquelle il était écrit : « TéLéPORTEUR utilisable dans tout l'univers »… Il était si content, qu'il s'est écrié « yes » ! Seulement, il ne savait l'utiliser. Les deux « hommes » s'étaient approchés. Bernard a fermé les yeux, puis s'est concentré sur Central Parc. C'était incroyable, il s'est retrouvé en plein milieu du gazon, exactement la ou il s'était imaginé. Un grand homme blond, aux yeux bleu, et aux chaussures noires tenant la laisse de son chien, lui a lancé : « Rends moi mon téléporteur !

- Cet objet est a vous ?

- Oui, et regarde moi quand je te parle !

- mais, je vous regarde Monsieur. »

A ce moment là, Bernard a remarqué que l'homme était un robot commandé par son chien qui savait parler. Apres tous ces événements plus qu'étranges, Bernard s'est évanoui. Quand il s'est réveillé et a repris ses esprits, il s'est retrouvé sur un banc. Le chien était toujours à coté de lui. « Le blond » avait disparu. Bernard Werber a interrogé l'animal :

« T'es qui toi ? »

- A ton avis ?

- Ben… Un CLEPS ! »

Le chien a sauté sur lui en l'avertissant qu'il n'aurait pas de spaghettis la prochaine fois, s'il répétait cette injure. Cet avertissement a presque amusé Bernard.

« Je suis le huitième agent voyageur dans le temps, de la galaxie numéro 71 et toi tu es l'agent passager numéro 548721.

- Mais pourquoi moi?

- Parce que c'est toi qui a réveillé Xian, un monstre dévoreur de chair humaine. ET IL DOIT D'ABORD TE MANGER ! La seule personne qui peut l'arrêter, est la personne qui l'a réveillé. Pour le détruire, tu dois réunir la terre, le feu, l'air et l'eau.

- Mais, l'eau éteint le feu !

- Pas toujours, tu dois le trouver tout seul. Et dès que ta mission sera accomplie tu oublieras tout ce que tu as vu. Bonne chance agent numéro 548720… pardon ! 548721.

Le chien est entré dans le tronc d'un arbre et l'arbre s'est envolé dans l'espace.

Maintenant Bernard savait ce qu'il devait faire. Miracle ! Cette idée était brillante. Il a foncé au bureau de tabac pour acheter un pétard et une bouteille d'eau. Il est allé dans la forêt pour creuser un trou et poser au milieu le gros pétard. Il a rempli le trou avec l'eau qu'il venait d'acheter. Il a allumé le pétard et s'est éloigné. BOUMM !!! Il a sursauté. Ça y est ! L'affaire était réglée.

Il s'est demandé ce qu'il faisait à New York. Dans sa poche il a trouvé un billet d'avion : NEW YORK-PARIS. Il a naturellement pris la route de l'aéroport. Bernard était le héros de sa planète, mais il n'en avait plus aucun souvenir !

Ridvan Yildiz, 6e A

Sebastião Salgado Sous une peau de mouton pour se protéger du froid et de l'humidité, Équateur, 1982

Elle s'appelait Clotilde

Je me souviens de cette femme… Si généreuse, si belle, si rayonnante… Cette femme qui fit basculer ma vie. Elle était jeune. Même…beaucoup trop jeune. Je m'appelle Hans Reichstag. Je viens d'entrer dans ma quatre-vingt septième année et je suis un vieil allemand solitaire à qui il manque une jambe et une femme. Cette femme. Cette femme, dont je m'apprête à vous conter la tragique histoire. Car je vous préviens tout de suite : ce qui s'est passé ces années là n'a rien de drôle… loin de là. Cette femme qui fit à la fois le bonheur de quelques années monotones et la souffrance douloureuse de jours interminables. Et bien voila, tout commença en l'an 1939. Je suis sûr que même cette date vous procure une certaine angoisse… Elle doit vous rappeler quelque chose : l'année où la pire guerre de tous les temps eut lieu. Je n'avais que 20 ans. En 1939 donc, en Allemagne, Hitler était déjà au pouvoir depuis six ans. La France et l'Angleterre nous avaient déclaré la guerre. J'habitais à Berlin avec ma mère, mes deux sœurs et mon frère dans un petit appartement très modeste car mon père était mort deux ans auparavant, laissant ma mère seule pour nourrir ses quatre enfants. Ma mère travaillait à l'usine. Elle fabriquait des armes à longueur de journée car Hitler préparait la guerre. Quand elle rentrait le soir, elle était fatiguée et ses mains étaient noircies, durcies, abîmées par le travail. Hitler n'allait pas tarder à envahir la France avec sa sombre et puissante armée que l'on appelait la *Wehrmacht.* J'en faisais partie d'ailleurs et j'en étais fier. C'est ainsi que je passais mes derniers jours en famille avant de partir en France. Je rodais pour la dernière fois dans les rues, m'asseyais pour la dernière fois dans les parcs… Car je pensais peut-être ne jamais revenir de ce périlleux voyage pour la gloire. Ma mère était très inquiète à l'idée de me voir partir. Elle n'arrêtait pas de pleurer et de se plaindre. J'allais la laisser seule, moi, l'aîné de la famille, avec mes trois frères et sœurs. Mais je n'avais pas le choix. Hitler n'avait que faire du bonheur des gens mais ceci, les Allemands l'ignorait. Pour nous, Hitler était le bienfaiteur de l'humanité. Et c'est ainsi que deux jours plus tard, je quittai ma patrie pour la France. Les Français d'ailleurs n'étaient pas du tout préparés. Puis les batailles arrivèrent. Ce n'était que carnages, morts, blessés… Mes frères d'armes tombaient les uns après les autres pour ma plus grande souffrance. Mais moi, je survécu. Arrivé à Paris, je fus placé de garde à l'Hôtel de ville. Les passants me regardaient tous de travers comme si j'avais été quelque bête sanguinaire. Et c'est à cet endroit précis, devant l'hôtel de ville, que je la vis pour la première fois. Elle passait, tous les jours, à la même heure, elle promenait ses deux chiens. A chaque fois qu'elle passait, elle m'adressait un regard rapide, inquiétant mais brillant de mille feux. Elle était de taille moyenne, cheveux brun clair, dressés en chignon sur sa tête. Elle portait souvent un grand chapeau bleu marine orné d'un nœud papillon. Ses yeux je ne les voyais guère mais ils étaient malicieux et elle avait un regard coquin. Elle avait un joli nez en trompette et une bouche d'une incomparable beauté. Elle était si belle ! Chaque matin, je me hâtais d'aller à mon poste pour pouvoir, rien qu'une minute apercevoir son visage angélique. Cela dura des jours et des jours, puis arriva cette date, je m'en rappelle encore : le 15 mars 1940. Cela faisait un an que les Allemands occupaient la France et chaque jour, des résistants ou bien des soldats se faisaient exécuter ou envoyer dans les camps de la mort. Un an que j'avais quitté ma mère, ma patrie, ma vie. Mais quelques semaines que je la voyais. Ce jour-là, donc, comme tous les matins, elle passa devant moi. Mais un incident se produisit. Elle se prit les pieds dans les laisses de ses chiens. Ceux-ci s'échappèrent et vinrent courir vers moi. Ils commencèrent à me renifler les pieds. Elle, affolée se précipita vers moi en poussant un petit cri étouffé. Haletante, elle me supplia « S'il vous plaît, ne me faites pas de mal, je ne l'ai pas fait exprès ! » Elle était si belle, tellement belle ! Avec un sourire, je lui rendis les laisses de ses chiens en lui expliquant que j'étais sans rancune et je commençai à lui poser des questions, car je parlais couramment Français. Elle me répondait timidement mais avec un large sourire, laissant apparaître ses dents plus blanches que la neige. J'appris donc qu'elle s'appelait Clotilde Lévy, qu'elle travaillait comme secrétaire dans un cabinet médical. Les passants dans la rue nous regardaient avec dégoût car un officier Allemand ne pouvait se permettre d'être aimable avec une Française. Mais moi je m'en fichais, j'étais heureux. Je lui dis mon nom, mon âge, j'appris qu'elle avait 19 ans, qu'elle était orpheline… et une heure s'écoula. Si vite pourtant ! Puis regardant ma montre je dus me résoudre à la quitter car mon collègue n'allait pas tarder à arriver et s'il me trouvait en train de batifoler avec une Française, la punition serait terrible. Je lui fis part de cette chose et elle comprit. Elle me dit qu'elle habitait au coin de la rue, au numéro 56. Puis de son sourire charmeur elle me dit « Alors, à bientôt j'espère Mr. Reichstag. Passez me voir discrètement si le cœur vous en dit… » M'adressant un sourire éclatant, elle tourna les talons, ses deux chiens à la main. Je la suivis du regard. Elle me jeta un dernier coup d'œil et rentra dans son appartement dont on voyait le bout. Mon cœur bondissait dans ma poitrine, j'avais envie de hurler de crier sur touts les toits combien je l'aimais. Clotilde, quel beau prénom. Et c'est ainsi que j'allais la voir régulièrement, en cachette. Nous riions ensemble, mangions ensemble, parlions ensemble… Je ne peux exprimer ce que je ressentais pour elle… Nous étions heureux et nous ne savions qu'une seule chose : nous nous aimions. Et tout ceci dura un an. Un jour pourtant, tout bascula. Comme tous les lundis, je lui rendais visite. Ce jour-là, j'avais décidé de la demander en mariage. Je lui promis le soleil et la lune, un mariage magnifique quand la guerre serait finie… Mais quand je lui dis ceci, elle se mit à pleurer. A pleurer comme je n'avais jamais vu quelqu'un pleurer. De grosses larmes coulaient sur ses joues rougies par l'émotion. Que se passait-il en elle ? Je lui dis que quand la guerre serait finie, nous n'aurions plus à nous cacher et que nous n'aurions de regards que l'un pour l'autre. Mais elle me dit de m'asseoir car elle avait quelque chose de très important à me dire. Je m'exécutai aussitôt. Elle se pencha vers la fenêtre et poussa un profond soupir, laissant apparaître une légère trace de buée sur la vitre. Puis elle m'avoua qu'elle était juive. Les Juifs étaient considérés par Hitler comme inférieurs car selon lui, ils ne faisaient pas partie de la race « pure » et beaucoup de choses leur étaient interdites. Nous étions en 1942 et Hitler venait d'imposer une nouvelle loi en France : tous les Juifs devaient porter impérativement, sur chacun de leurs vêtements, une étoile de David jaune en tissu, avec, à l'intérieur, l'inscription « *juif* **».** C'était très risqué d'être juif et Clotilde ne voulait plus sortir de chez elle. Elle savait que je l'aimais mais même après cette triste nouvelle, je lui dis que ni étoile jaune, ni quoi que ce soit ne m'empêcherait de l'aimer jusqu'à la mort. Elle était folle de joie après ces paroles. Malheureusement, nous ne pouvions presque plus nous voir, c'était trop risqué, et chaque seconde sans elle était pour moi une angoisse terrible et une intolérable souffrance. Elle ne passait plus devant l'Hôtel de ville tous les matins mais parfois nous avions rendez-vous dans un coin de rue discret, à l'abri des regards. Pour ma part je commençais à détester mon propre pays et surtout Hitler. Et chaque journée en tant qu' « officier allemand » me dégoûtait plus que tout. Un jour, comme à mon habitude je me levai en pensant à ma Clotilde et après un lourd bâillement, j'allumai la radio.

Et c'est à ce moment-là que quelque chose d'atroce se produisit. Une voix à la radio annonçait : « Aujourd'hui Hitler a pris la décision ferme que chaque juif sans exception serait envoyé dans les camps de la mort et exterminé. Si par malheur, certains se cachent, nous prendrons soin de les retrouver et leur mort sera terrible… » Je n'écoutais plus. Mon cœur se déchirait. Je ne pouvais plus y croire. Ma Clotilde… séparée de moi… Ma Clotilde… torturée… Ma Clotilde…morte ? Gazée, rongée par la maladie, fusillée ou morte de fatigue dans un camp de concentration ? NON ! Ce n'était pas possible ! Je m'habillai aussi vite que possible, dans la nuit les Allemands avaient capturé déjà ceux qu'ils trouvaient. Ma Clotilde serait elle encore chez elle ? Peut-être qu'ils ne l'avaient pas encore enlevée ? Peut-être pouvais-je la sauver ? Je courus chez elle, plus vite que le vent, déchiré par un point de côté, le souffle coupé, mais je ne pensais qu'a elle. Quand j'arrivai là-bas, je fus pris de panique. La porte avait été forcée. Je montai aussitôt les escaliers, en courant, en priant. Mais il était trop tard… L'appartement de Clotilde était dévasté, ravagé. Les meubles étaient cassés, renversés par terre. Les cadres, brisés. Les murs, rayés. Je l'appelai désespérément : « CLOTILDE !!! » à plusieurs reprises mais en vain. Puis je vis son chapeau. Son chapeau bleu marine qu'elle mettait tout le temps. Je le ramassai et le pressai contre mon cœur en pleurant, en suffoquant en criant. Une photo d'elle gisait sur le sol. Elle était abîmée mais l'on pouvait tout de même voir son visage souriant, éclatant de beauté et d'amour. En laissant couler une larme dessus j'aperçus un message au dos de la photo. Il était marqué en lettres irrégulières comme si son auteur avait tremblé. Il m'était destiné : « Mon Hans, j'espère que tu arriveras jusque là. Voila… ils vont venir me chercher. Je le sais. Je ne peux plus rien faire… ils vont arriver. Tu as dû écouter les informations. Je ne peux exprimer ma douleur mais sache une seule chose Hans : je t'aime. Et je t'aimerai jusqu'à ma mort… qui ne devrait pas tarder. S'il m'arrive quoi que ce soit, Hans, je penserai à toi et à ce qu'on a vécu ensemble et ce n'est pas la mort qui va nous séparer. Si seulement je pouvais te serrer contre mon cœur ! Qui sait ? Peut-être nous reverrons-nous. Dieu veille sur moi et il protégera notre amour. S'il te plaît, promets-moi une seule chose : n'essaye pas de me rattraper ou tu causeras ta perte ! Jure moi que tu ne le feras pas… fais le par amour pour moi. Garde cette photographie auprès de ton cœur. Je n'ai pas pu aller te voir cette nuit car ils t'auraient tué et ceci aurait été trop douloureux pour moi. Fais ce que tu as à faire mais ne me venge pas. Je t'aime de tout mon cœur et bien au-delà de la mort. Signé : ta fiancée Clotilde. » Quand je lus ces mots je m'effondrai par terre et compris que ma vie ne serait plus jamais la même.

Jacques-Henri Lartigue Avenue du Bois de Boulogne, Paris, 1911

Margaret Bourke-White Cocktails sur la rue Gorky, Moscou, 1941

Je dédie cette tragédie à ma Clotilde,
Femme trop jeune, restée dans l'ombre d'une fin atroce :
Morte du Typhus à Auschwitz en 1943.
Femme pour qui j'ai tout quitté.
Pour qui j'ai déserté et quitté mes fonctions de soldat.
Pour peine, j'y ai laissé ma jambe.
Femme pour qui je vis désormais seul,
abandonné, ignoré de tous
Dans un petit appartement à Paris,
Aujourd'hui en 2006.
Femme pour qui je place sur cette tombe blanche
Un bouquet de lys blancs
Et une larme claire venant de mon coeur.

Catherine Peaucelle, 4ᵉB

Texas

« Ouff !! Ce n'est pas facile d'être routier ! » se disait Sam, par un beau matin de printemps de l'année 1940. Il est vrai que Sam conduisait depuis presque quinze heures. Il avait traversé le Texas du nord au sud pour livrer son chargement de bois. Sur la route du retour pour Austin, Sam fumait cigarette sur cigarette pour ne pas sombrer dans le sommeil, ses paupières lui pesaient de plus en plus.

Soudain surgit sur la droite un chien que Sam réussit à éviter de justesse en freinant.

Il sortit de sa torpeur et stupéfié, resta le visage collé sur la vitre de son pare-brise, les yeux écarquillés d'horreur ! Sam, tétanisé par la peur resta cloué sur son siège. Les yeux hagards, il descendit et alla à la plus proche cabine téléphonique pour appeler son ami Georges :

« Alo, Georges c'est moi Sam.

- Ah, oui ça va ?
- Euhh... écoute moi
- Oui ??
- ...
- Dis-moi, que se passe-t-il !?
- J'ai, j'ai provoqué un ac.. un accident!!
- Ne panique pas, j'appelle la police... »

Suite à cet homicide involontaire, Sam serait emprisonné et devrait purger une peine de quinze ans de prison ferme : ce n'est pas facile d'être un noir.

Les cris des cauchemars de Sam retentissaient chaque nuit dans la prison : l'image de la femme sous les pneus, sa robe blanche auparavant, devenue presque totalement rouge de sang, lui revenait à l'esprit chaque soir.

La journée, après son travail, Sam parlait à son ombre, seul moyen pour lui d'échapper à l'étau de la solitude.

Depuis des mois, dans la cellule voisine, une jeune femme belle et élégante venait rendre visite au détenu d'à côté. Même si cette visite ne lui était pas destinée, elle restait tout de même la seule lueur qui éclairait l'obscurité de sa vie. Il se surprenait lui-même à faire attention à sa mise. Sachant qu'il avait une jolie voix, il fredonnait des chants africains que sa grand-mère lui chantait dans son enfance .Il arrivait que Marguerite, la jeune femme, jette un regard sur lui avant de quitter la prison. Pour Sam, ce seul regard suffisait à le rendre heureux.

Un jour, un quart d'heure après le départ de Marguerite, Sam chuchota des mots à Joe :

« Eh, Joe, c'est qui cette femme qui vient te voir tous les vendredis ?

- Ah, tu parles de Marguerite ? C'est ma soeur, pourquoi ?
- Oh, juste par curiosité ! »

Sam se nourrit d'espoir depuis que Marguerite lui avait souri. Au fil des mois, des années, Sam et Marguerite devenaient de véritables amis et s'écrivaient chaque jour. Sam n'ignorait rien du monde extérieur, des années de guerre, de la pauvreté du peuple, des conflits entre noirs et blancs, de la différence aux États-unis entre riches et pauvres : Marguerite était le témoin de la vie extérieure. Sortir une jambe et un bras à travers les barreaux, cela suffisait à savourer le goût de la liberté prochaine. Sam ébauchait des plans d'évasion avec Marguerite.

Le 14 août 1946, un séisme d'une intensité de 8,2 sur l'échelle de Richter détruisit une grande partie de la ville d'Austin, ainsi que le prison. Sam profita de la panique générale et réussit à s'échapper. Il était d'ailleurs l'un des seuls survivants de la prison.

Il parcourut les décombres de la ville, n'ayant jamais imaginé que le tremblement de terre avait fait tant de dégâts .L'angoisse commençait à s'installer en lui : Ou est Marguerite ? Comment va-t-elle ?

Sam savait bien où elle habitait mais la ville était si détruite que la peur l'envahit.

Sur les décombres de la maison endommagée, des gens pleuraient sur le corps de Marguerite. Sam s'agenouilla, le visage trempé par les larmes et poussa un long cri de désespoir. La liberté n'avait pas de sens, il était plus seul que jamais.

« La vie est très injuste » pensait-il. Et comme toutes les personnes présentes, il se demandait alors à quoi il servait de vivre ? Mais il savait que s'il vivait, c'est qu'il y avait une raison. Il marchait entre les ruines des maisons. Il était désespéré. Soudain, il vit deux enfants, assis par terre. Ils jouaient à « papier caillou ciseaux » devant les cadavres de leurs parents. Peut-être qu'il y avait des gens plus désespérés dans la vie, et qu'il n'était pas le plus malheureux. Il les prit par la main et ils commencèrent à marcher tous ensemble.

Seray Ulug, Deniz Uras et Simla Ebil, 4°C

Henri Cartier-Bresson Le mur de Berlin, 1963

Le vol de Marili Mon-Gros

Henri Cartier-Bresson Madrid, 1933

Série DRAMATIQUE

Il était une fois, à New York, une dame très riche, toute vêtue de fourrure ayant deux chiens : Pic et Plouf. De plus elle avait des serviteurs à son service et, dormait dans un château. Elle s'appelait Marili Mon-Gros. Son Café préférer avait été nommé *Le Grand Café*, il était très luxueux ce qui lui correspondait tout à fait.

Un jour lorsqu'elle faisait la queue pour aller voir *American Way* au cinéma, elle aperçue un jeune homme nommé « Jack Girafe ». Celui-ci était chauve avec un costume comme celui du président français, des lunettes de vue et un piercing à l'oreille gauche. Il s'approcha d'elle, et tout émue par sa beauté, ne savait que dire. Ils commencèrent par se dire leurs prénoms, où ils habitaient, quelle nationalité ils avaient… Marili Mon-Gros était tellement contente de discuter qu'elle lui révéla ou était caché son diadème en diamant et en or, le plus cher au monde. Quand le film fut fini, ils rentrèrent chacun chez eux.

Trois jours après, pendant la nuit alors qu'elle chantait dans un saloon, elle fut cambriolée. En rentrant chez elle, elle fut prise de fureur à cause du mot qu'elle découvrit sur la cheminée : « JE SUIS TELLEMENT BEAU QUAND JE ME DEGUISE QUE TOUTES LES FEMMES ME DISENT LEUR SECRETS »… Elle appela la police en leurs demandant de retrouver le voleur. Une enquête fut menée et Jack Girafe fût arrêté alors qu'il commettait un nouveau vol. Il fut jugé, mis en prison et rendit le bijou à Marili Mon-Gros.

Une fois l'événement passé, elle demanda que le jour venu, on l'enterre avec son bijou bien aimé. De nos jours, on raconte que trois mois après l'histoire, elle se suicida de peur qu'on lui vole de nouveau son bijou. Elle fut enterrée en banlieue de Washington, au cimetière Marili Mon-Gros auquel elle donna son nom. Son château fut détruit. Nous pouvons encore en visiter les ruines. Les cow-boys qui passent en visite viennent se recueillir sur sa tombe en signe de pardon pour le péché de Jack Girafe, bien qu'il fut un ancien cow-boy de la plus grande tribu Américaine

Charlotte Bonnet et Dilara Özdilek, 6e A

Margaret Bourke-White Queue pour le pain lors des inondations de Louisville, Kentucky, 1937

Henri Cartier-Bresson Les derniers jours du Kuomintang, Shanghai, 1949

La malédiction des anglais

Série DRAMATIQUE

Cette histoire se passe en Russie, à Moscou. C'est l'histoire de Lady Willington, une réfugiée politique d'Angleterre. Elle était très riche et elle déjeunait souvent dans un restaurant nommé « La fourchette d'Or ». Tout allait en paix jusqu'au 27 octobre 1957. Comme d'habitude, Lady

Willington marchait avec son chien Zeusosé, et elle se dirigeait vers son restaurant fétiche. Elle tourna au coin de la rue Raspoutin et elle entendit une explosion. Elle se retourna ainsi que d'autres personnes. De la fumée sortait de l'Ambassade d'Angleterre. A ce moment là, tout le monde comprit que l'ambassadeur venait de mourir. Des femmes (anglaises) pleuraient, leurs maris les consolaient. Bref... C'était un moment de panique. Lady eut un mal au coeur, mais elle continua sa route. Arrivée, elle commanda une salde Mutantore, du poulet Saint-Pierre et une île flottante. Elle ne put manger que sa salade. Ce spectacle lui avait coupé l'appétit. Elle se posait sans cesse une question : Les terroristes vont-ils tuer tous les Anglais habitant à Moscou, où même pire, de Russie ? Elle paya l'addition et rentra chez elle tout penaude.

Quelques jours plus tard, il y eut un deuxième attentat. Tous les Anglais de la banlieue de Moscou avaient été découverts dans leur maison, pendus et mutilés. Lady était tellement paniqué qu'elle fut prise de démence et on dut l'envoyer deux jours à l'asile pour qu'elle reprenne ses esprits. Encore quelques jours plus tard, tous les membres du Consulat avaient été décapités. La police cherchait mais elle ne trouvait aucun indice. Les journaux disaient tous : « Les Anglais vont mourir » ; « 1.200.037 Anglais morts » ou « Les Anglais, quittez la Russie, sinon c'est nous qui vous tueront ». Tout allait de plus en plus mal pour Lady Willington.

Mais elle ne savait pas ce que le destin lui avait prédit. Un soir, alors qu'elle dormait, elle entendit les escaliers craquer ; Elle se dit: « ça doit être Zeusosé ». Mais elle ne savait pas qu'elle se trompait. Dès qu'elle tourna le dos à la porte, elle reçut un coup de couteau dans le dos. L'assassin s'enfuit en laissant le corps ensanglanté traînant par terre. Et voici la fin tragique de notre héroïne, Lady Willington.

Sibel Huet, 6eA

Une vie pour une autre

Série DRAMATIQUE

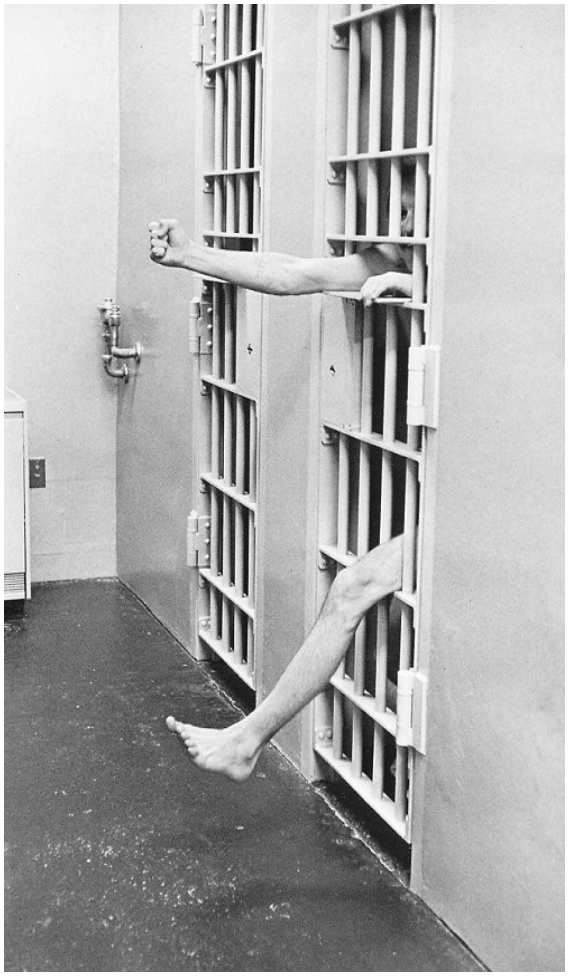
Cette histoire se passe en 1980, deux ans avant que le Président François Mitterrand n'abolisse la peine de mort.

« Votre Honneur, Messieurs les jurés, aujourd'hui je n'ai plus peur de me cacher. Mon histoire commence il y a un mois. Je m'appelle Jérémy Charvil, j'ai 28 ans, il y a un mois j'étais gardien dans un bloc pénitentiaire dans le quartier des mises à mort. Mon travail ne me plaisait pas, il consistait à guillotiner des prisonniers... Mais vous savez, on n'a pas toujours la possibilité d'avoir le choix, on prend ce qui vient ! Moi qui me sentais seul au monde, je ne prenais pas goût à la vie. Je vivais seul à la campagne à un quart d'heure du bloc. Le matin, quand j'arrivais au travail, George, un des détenus levait son pied et son bras, à travers les barreaux de sa cellule, d'une manière vulgaire mais sans que cela soit très méchant ; c'était sa façon à lui de me dire bonjour ; cet homme avait commis un meurtre et un viol, cela faisait déjà plusieurs mois qu'il était au bloc, il ne lui restait plus qu'une semaine à vivre. Sinon, pour ce qui était des autres, je ne les connaissais que par les crimes qu'ils avaient commis.

Pourtant un jour, les policiers qui étaient chargés d'amener les détenus au bloc, m'amenèrent un jeune homme. Ce jeune homme devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans ; en tout cas il ne faisait pas plus, pas moins non plus. Il était tout à fait séduisant, d'une beauté comme on n'en trouve plus ; il avait un corps d'athlète, il était brun aux yeux verts. Il avait aussi une fine moustache assortie à son petit bout de barbe sur le menton, ses cheveux tombant sur ses yeux donnaient à son visage une expression charmeuse, bien que ses sourcils froncés lui donnaient un air diabolique ; j'étais littéralement sous le charme ! Et oui, je suis homosexuel ! D'ailleurs, dès que j'ai vu cet homme, toute mon enfance remonta à la surface. A onze ans, quand j'étais en internat, mon homosexualité était déjà déclarée, et dès que j'ai annoncé cette découverte de moi-même à mes amis, en espérant avoir leur soutien, bien au contraire ils m'exclurent du groupe jusqu'à ce que je m'en aille de l'internat.

Je rentrais une fois par mois à la maison. Au début, je ne dis rien à mes parents de peur qu'ils réagissent comme ces enfants qui se prétendaient être mes amis ; mais un jour je leur avouai, et mon père se mit dans une colère noire ; pourtant ma mère, cela ne la dérangeait pas, mais par peur de se faire frapper par mon père, elle préféra rester silencieuse. Après avoir fait ces révélations à mes parents, mon père me chassa de la maison et ne voulut plus jamais me revoir. Bon, pour en revenir au jeune dont je semblais être tombé amoureux, je le fixais du regard jusqu'à sa cellule. Le policier m'amena son dossier et les quelques affaires qu'il portait quand on l'avait arrêté. Je lus sur son dossier : L'ACCUSE EST CONDAMNE PAR LA JUSTICE POUR AVOIR TUE TROIS JEUNES SOEURS, APRES LES AVOIR VIOLEES. CET HOMME QUE LA JUSTICE A CONDAMNE A MORT, A TUE SES VICTIMES D'UN COUP DE COUTEAU EN PLEIN COEUR, SANS EXPLICATIONS VALABLES. IL SERA EXECUTE LE 13 MARS A 12H00 EN PRESENCE DES PARENTS DES TROIS JEUNES FILLES...

Le 13 mars ! Cela voulait dire que le jeune homme allait être exécuté dans trois jours. Comme quoi, la vie semblait vouloir me dire que le bonheur n'était pas fait pour moi.



Henri Cartier-Bresson Cellule dans une prison modèle aux USA, 1975

Quelques heures après son arrivée, je constatai qu'il n'arrêtait de poser son regard sur moi, ce qui ne me déplaisait pas. Peut être que lui aussi avait une attirance à mon égard, mais je descendis vite de mon nuage, car pour moi, cela ne pouvait pas être possible qu'un homme si beau puisse aimer un homme comme moi ! Je m'avançai près de lui, petit à petit, puis arrivé à sa cellule je lui demandai son nom et il me répondit « Pablo ». Je reconnus à sa voix qu'il n'était pas Français, alors je lui demandai sa nationalité, et il me répondit que son père était Français mais que sa mère était Espagnole ; et c'est comme cela que nous fîmes plus ample connaissance.

Le soir, rentré chez moi, je ne pus rien avaler, rien boire ; je me mis en pyjama et allai me coucher, mais une fois arrivé dans mon lit je ne pus dormir. Ma pensée était fixée sur le regard de Pablo posé sur moi, puis dans la nuit mon esprit se mélangea entre le fait que je n'avais plus que trois jours pour trouver une solution, car j'étais résolu à trouver une solution pour faire évader Pablo ; et le fait que peut-être il ne m'aime pas.

Le lendemain j'eus du mal à me réveiller après la nuit que j'avais passée, mais je n'avais qu'une envie, c'était de me rendre au bloc pour voir Pablo. J'arrivai à toute allure dans le couloir des cellules, comme d'habitude George me fit son signe de bonjour particulier, mais mon regard se posa sur le nouveau détenu, Pablo, qui était couché par terre sur le ventre d'une manière très inquiétante qui laissait penser qu'il était mort. J'ouvris vite la cellule et, au moment où je voulu le retourner, il me fit violemment un croche-pied qui me fit naturellement mal et me fit tomber par terre. Je me relevai aussitôt et le plaquai contre le mur en lui tordant les poignets pour l'immobiliser. Je lui fis comprendre qu'il ne fallait pas qu'il recommence, sinon cela pourrait mal finir et le relâchait en fermant la porte d'un claquement autoritaire. Je ne compris pas pourquoi lui qui avait l'air tellement gentil, montrait soudainement une telle colère ; peut être n'était-il pas l'homme que je cherchais ?

Je m'assis à mon bureau en oubliant cette histoire. Malheureusement, le jour même, un de mes détenus se fit guillotiner et l'ambiance du couloir n'était plus la même. Le soir, je rentrai chez moi, mangeai les restes du frigo et allai me coucher. Je m'endormis aussitôt.

Le deuxième jour fut plus tendu ; bien que Pablo m'eut déçu la veille, je n'arrêtais pas de penser à lui et ne trouvais encore aucune solution ; j'allais le voir en espérant le trouver plus gentil. Le jeune homme était placé juste derrière les barreaux de sa cellule, il me regardait dans les yeux ; je crus lire en lui qu'il avait compris que j'étais le seul à pouvoir l'aider. J'ouvris à nouveau sa cellule le regard méfiant et m'assis à côté de lui ; je lui demandai de me raconter toute son histoire. Il me dit qu'il n'avait pas voulu tuer ces trois jeunes filles, mais qu'il avait entendu une voix le menaçant de le tuer si lui ne les tuait pas. Moi de mon côté, je lui fit part de mes sentiments à son égard, mais lui semblait être indifférent ; il savait à présent qu'il pouvait se servir de moi. Après lui avoir avoué mon amour pour lui, je m'en allai sans lui parler de mon plan d'évasion, puis je continuai mon travail assis à mon bureau. Ce jour-là, George fit une crise, il disait qu'il était trop jeune pour mourir et qu'il ne le méritait pas ; je pris deux de mes collègues et nous l'avons calmé avec un bon seau rempli d'eau ; mais son délire a continué, il s'est vomi dessus, après s'être uriné dessus ; alors on l'a mis tout seul dans une pièce noire ; on l'a ressorti deux heures plus tard. Avec toute cette agitation dans le bloc, je n'ai pas eu le temps de penser à mon plan d'évasion, mais sur le chemin du retour pour rentrer chez moi une idée me vint :

« Pourquoi ne pas dire à Pablo de se déclencher une crise de folie pour le mettre lui aussi dans la pièce noire ? » ; comme cela, personne, ni mes collègues ni les détenus, ne remarqueraient son absence. Oui, cette fois j'avais trouvé, il ne me restait plus qu'à prévenir Pablo de mon plan judicieux.

Toute la nuit je pensai déjà, quand lui et moi, dehors, fuyant le monde entier ; nous nous aimerions et personne ne pourrait nous séparer... La nuit fut longue mais l'heure de l'exécution de Pablo était proche. Oui, car aujourd'hui, nous étions bien le 3 mars. J'accourrai au bloc pour prévenir Pablo. Une fois arrivé, j'entrai dans la cellule de Pablo et lui expliquai mon plan ; celui-ci apeuré par l'approche de son exécution, m'écouta avec attention ; dans la détresse, il ne voyait pas d'autre choix que d'accepter ma proposition, qui finalement l'arrangeait bien. Comme prévu, Pablo fit une crise qui le mena dans la pièce noire. Je le laissai trente minutes et allai le chercher, prenant garde à ce que mes collègues ne me voient pas. Par chance les deux dormaient ; alors j'allai vite sortir Pablo de la pièce et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous étions dehors tout les deux. C'était comme si ma vie renaissait, j'avais envie de crier ma joie mais je me retenais. Nous marchâmes dans les champs, le long d'une voie ferrée, croisant des carcasses de voiture, loin des regards ; je me sentais plus que jamais proche de lui, quand soudain, sortant un pistolet, sûrement l'avait-il pris dans mon tiroir juste avant que nous sortions, il m'annonça qu'il ne voulait plus jamais me voir et qu'il avait d'autres choses plus intéressantes à faire. Je n'eus pas le temps de réagir qu'il était déjà parti. Je fondis en larmes sans pouvoir me contrôler, puis quelques instants plus tard, j'entendis le bruit d'une sirène de police se rapprocher de moi. Je fus mis en prison pour complicité d'évasion, jusqu'à ce que je sois devant vous Votre Honneur et vous messieurs les jurés. »

Trois jours plus tard, la cour déclare l'accusé coupable pour complicité d'évasion et condamne Jérémy Charvil à cinq années de prison. Un mois plus tard la police retrouve Pablo. Il sera exécuté quelques jours après son arrestation. Jérémy, trompé, trahi, accusé, se suicide en se pendant dans sa cellule trois mois plus tard.

Sarah Comtet, 4ᵉB

Souffrances à Berlin

Chapitre un : Une vie tranquille.

« Je suis sorti de chez moi muni d'un sac plein de pain et d'eau pour les pauvres. Je me présente, Hans, fils de Lynda et Albert Schwaksberg. Mon père est propriétaire de la brasserie « Aux Trois Cochons ». On vit à Berlin Ouest, dans une villa individuelle. Léo et Pilou sont nos deux bergers allemands qui passent leurs journées à la brasserie et leurs nuits à la maison. Chaque jour, un mur s'élève de plus en plus. Ma mère, inquiète, voit petit à petit sa famille disparaître derrière la grande muraille. »

Chapitre deux : Drôle de client.

La nuit était proche et la rue obscure était presque déserte. Personne ne faisait attention à l'homme qui attendait, sous son grand parapluie noir, devant la brasserie « Aux Trois Cochons » Il se tenait là depuis quelques minutes, observant l'intérieur par la grande vitre.

Puis il marcha vers l'entrée, ferma son parapluie d'un geste brusque et entra d'un pas décidé. En passant devant le comptoir, il salua Lynda, qui essuyait les verres. Il alla tout droit vers la table qui était au fond et s'assit juste à côté des escaliers qui menaient à la cave. Il demanda une bière blonde et une choucroute à Albert, qui vint le saluer suivi de deux petits chiens méprisants. Alors qu'il attendait son dîner, les deux chiens vinrent à côté de lui et commencèrent à grogner. Il pensa que les chiens sentaient ses intentions. Heureusement, Albert arriva à temps, avec la bière et la choucroute pour chasser les chiens. Mais dès qu'Albert tourna le dos, les bêtes revinrent et continuèrent à l'agacer.

Alors, il décida de réaliser son plan. Il sortit de sa poche un petit flacon et versa son contenu sur ses saucisses. Puis il jeta par terre quelques morceaux que les chiens avalèrent tout de suite. Quelques minutes passèrent, les chiens commencèrent à gémir et à agoniser. Lynda et Albert accoururent, stupéfaits. Les clients firent de même.

A ce moment même, l'étranger quitta les lieux en passant par la caisse, et en empoignant toute la monnaie qui s'y trouvait. Une personne s'en aperçut : Hans.

Chapitre trois : Un justicier maladroit.

Hans poursuivit l'homme sans se faire voir. Puis, il arriva dans un quartier très pauvre où il le vit entrer dans une cabane en bois.

Il courut au restaurant chercher des gants et retourna chez le malfaiteur. Il voulait récupérer l'argent discrètement, pensant que les policiers viendraient en retard. Il attendit jusqu'à minuit pour pouvoir distinguer une silhouette qui sortait de la cabane. Sans bruit, il lança une branche d'arbre pour que la porte reste ouverte. Il attendit que la mystérieuse silhouette disparaisse. Ensuite, Hans entra dans la baraque et vit un sac en tissu. Il l'ouvrit immédiatement et découvrit l'argent volé plus tôt par le coupable. Il prit la précaution d'utiliser ses gants, de manière à ne pas se faire trahir par imprudence. Mais il était trop tard : le cambrioleur qui l'avait entendu arriver revint. Hans essaya de s'échapper tandis que l'individu osait appeler la police !!! Il prit ses jambes à son cou et courut de toutes ses forces. Malgré ses efforts, il se fit attraper par la police deux ruelles plus loin et partit en prison.

Chapitre quatre : En prison

« *Le lundi 16 février 1961*

Cher Père, Voici une lettre pour t'expliquer ma journée quotidienne ici, en prison : je dois me lever tous les jours à 5h00 du matin, je dois faire le ménage, je mange mal, et les repas sont dégoûtants. Je travaille physiquement quatre heures par jour, et je n'ai le droit aux visites que le dimanche. Je me suis fait un ami, il s'appelle Henri et est très sympathique. Il est en prison car il conduisait alors qu'il était ivre.

J'attends impatiemment ta réponse. Hans »

« J'ai envoyé cette lettre à mon père, espérant qu'il me répondra. Chaque jour me paraît plus long que le précédent. Le matin, je demande au garde l'heure, la date et ce qui se passe en dehors de cette bâtisse morne. Vers 6h00, il me ramène du pain sec et de l'eau sale. A 13h00, il m'apporte du ragoût de légumes. A 19h00, il me ramène de la soupe et une pomme.

Enfin, le jour tant attendu arrive : le dimanche. Mon père vient me raconter des épisodes de la guerre qu'il a vécue, et je suis chanceux de ne pas avoir souffert autant que lui, même si je suis en prison. »

Margaret Bourke-White Nuremberg, 1945

Chapitre cinq : Une libération imprévisible.

« Ce jour-là fut un jour particulier. Un homme habillé en noir vint me chercher pour m'interroger, je crois. Il me fit sortir de la prison. Il me déclara :

« Tu es libre… Après une bonne inspection des lieux, nous avons réalisé que l'argent était en fait celui que l'autre individu avait volé.

- Je suis libre, il est en prison, nous avons notre argent, mais nos chiens sont morts.

- On les a remplacés, par deux beaux labradors, Adolf et Charles. »

Mon père me ramena à la maison, et nous continuâmes à vivre notre vie paisible et joyeuse. Voici les dernières phrases de mon journal intime. »

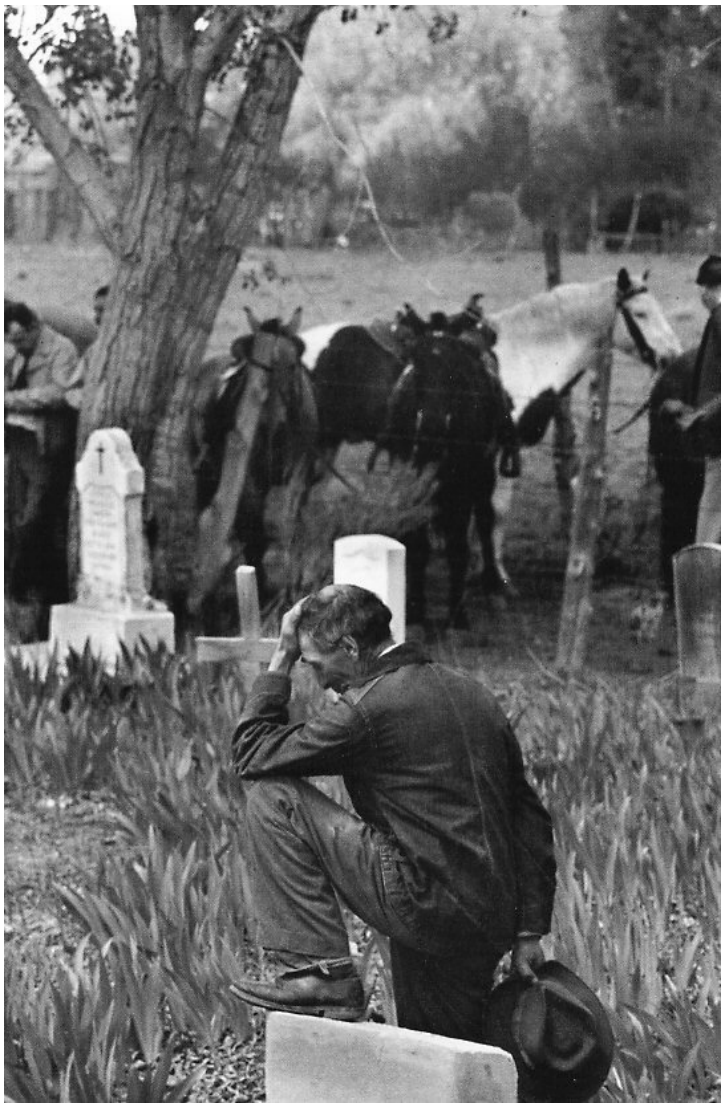
Malek Assi, Alexander Loubière et Ali Hitay, 6e B

Photo n° 2.

Série DRAMATIQUE

Elle était belle et somptueusement parée. Peut-être même un peu trop pour annoncer une si triste nouvelle. Louise marchait élégamment dans la rue, sa svelte silhouette la démarquait de la masse humaine agglutinée près des Tuileries vers seize heures, ce vingt cinq mai mille neuf cent six.

Elle arrêta sa marche et se tint droite un long moment face à l'imposant salon de thé dans lequel elle allait pénétrer. Une fois à l'intérieur, elle contempla le décor : moderne et chic. Mais la tristesse assombrissait sa vue si bien qu'elle trouva ce charmant salon triste à mourir. Puis le visage de François lui traversa l'esprit : il fallait qu'elle soit présentable et elle ne voulait en aucun cas que ses yeux la trahissent. Elle demanda au garçon si un homme du nom de François Dubois était arrivé mais l'homme ne sut lui répondre et lui conseilla d'aller regarder dans les salons privés du haut et il lui indiqua un escalier en colimaçon dans le fond de la pièce. Les battements de son cœur raisonnaient dans sa tête à chaque marche montée et ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle s'arrêta aux commodités. Devant la glace, elle tenta de faire quelques mimiques mais son visage manquait de franchise et ses poses s'avérèrent être plus pathétiques que réalistes. Elle soupira et écrasa une des nombreuses larmes qui coulaient sans qu'elle ne puisse les arrêter.



Henri Cartier-Bresson Taos, Nouveau Mexique, USA, 1947

Dans la rue, face au salon, François Dubois tentait de cacher son état de nervosité en inspirant profondément. En vain. Il était trop anxieux. Il rajusta sa cravate et pénétra dan le salon. Il scruta la salle d'un œil incertain mais ne vit pas le visage de Louise. Il inspira comme soulagé mais, pourtant, une fois assis, son esprit se mit à redessiner les traits de son visage et son cœur se pressait quand il repensait aux trois interminables mois qu'il avait passés loin d'elle. Lui qui l'aimait tant… Il l'avait rencontrée six mois auparavant, lors d'une exposition donnée par un de leurs amis communs. Depuis, il n'avait cessé de penser à elle et le mois qui suivit cette rencontre elle défiait le règlement strict de son père pour le fréquenter. Elle était l'unique héritière du plus grand banquier de France. Comment avait-elle pu ne serait ce que le regarder ?

Son visage était inexpressif. C'est tout ce qu'elle avait réussi à faire. Elle entreprit de descendre et là, elle le vit… Son esprit semblait loin d'ici. Il était pensif et elle ne put s'empêcher de sourire en le voyant. Bientôt, elle s'assit face à lui et sa présence l'électrifia, le tirant ainsi de sa profonde rêverie : « Il me semble que je vous connais, monsieur ! » dit elle en ayant l'air naturelle. Il la regarda comme aspiré par son visage, puis dit enfin : « Il est fort possible que vous m'ayez oublié quant à moi, mademoiselle, je me souviens bien être amoureux de vous… » Elle ne répondit pas et laissa ses yeux plongés dans les siens.

Rapidement, ils brillèrent de larmes et elle lui dit, retenant avec peine ses sanglots :

« - François… durant ces trois mois j'ai appris une nouvelle en ce qui nous concerne…

- Tu veux dire : notre relation ? »

Elle acquiesça et baissa la tête, mais les yeux implorants de François la fient lever à nouveau le regard et lui arracha ces paroles :

« Je vais me marier… »

Elle vit sur son visage la stupeur s'ancrer, puis la colère et enfin la tristesse. Que faire ? Elle l'aimait plus que tout et ne voulait pas lui faire de mal… Elle se dit qu'il fallait mentir, tout inventer et le faire souffrir une seule et unique fois, ainsi, peut être cesserait-il de l'aimer… Elle hésita puis dit :

« Il s'appelle Henri Duvauchelle et je l'aime… Je l'ai rencontré pendant ton absence.

- Ainsi tu ne m'aimais pas ? » trancha-t-il

- « Mais même si je t'avais aimé, quel futur aurions nous eu ? Tu sais qui est mon père, tous le monde le sait, mais ton père, lui, est inconnu de tous… »

Cette réponse l'acheva et il se leva d'un bond. Elle voyait bien la douleur sur son visage et, pour ceci, elle se haïssait de tout son corps. Au bout d'un long silence, il cracha :

« Je comprends… » Les mots lui manquaient « Alors je te souhaite d'être la femme la plus heureuse du monde ! »

Et sur ces paroles, il partit. Les jours passèrent et se ressemblèrent en tous points : il ne cessait de penser à elle, et c'est alors, par une belle matinée de juin, qu'il s'accouda à sa fenêtre et regarda les gens en bas. Deux femmes discutaient au coin de la rue. L'une dit :

« Oh ! Tu as vu dans le journal ce matin ?

- Quoi donc ?

- Une femme s'est noyée dans la Seine !

- Ah oui ? » demanda l'autre, intéressée

« Et sais-tu qui est-ce ? La fille du banquier Duprés : Louise Duprés, je crois… »

François fut saisit de stupeur. Il riait de lui même : il pensait trop à elle, si bien qu'il entendait son nom partout. Mais son doute demeura. Il enfila sa veste et courut chez les Duprés. Il frappa à la porte de service et Suzanne, qu'il connaissait bien, ouvrit en pleurant. François comprit que Louise n'était pas là et qu'elle ne le serait plus jamais. Suzanne reprit :

« Elle vous as laissé un billet…

- Peu m'importe si je ne peux lui répondre ! »

Mais Suzanne était déjà partie le lui chercher. Il apercevait le hall d'entrée qu'il avait trouvé autrefois magnifique. Sans sa présence, il le trouvait banal. Il n'arrivait pas à croire que Louise était morte, qu'il ne la verrait plus jamais. Son esprit rejetait cette sombre réalité. Suzanne réapparut et lui tendit le billet qu'il attrapa fébrilement. Pendant un long moment, il n'osa pas l'ouvrir. Puis enfin, il le déplia et voilà ce qui y était inscrit :

« L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part. Ainsi tu m'as eue sans même le vouloir. Mon cher François, ne crois pas ce que l'on te dira : depuis quelques temps, je pressens un complot entre M. Duvauchelle et mon père et je sais que tu vas y être mêlé. Tu t'es trop approché de moi ! Je ne veux pas t'en dire plus : si ce billet était lu par une autre personne que toi ?

Sache que je n'ai jamais voulu t'attirer d'ennuis, encore moins de tristesse… Je devine tes pensées mais je n'aurais pas eu le courage de vivre loin de toi. Ne m'en veux pas s'il te plait. Avant que tu n'apparaisses dans ma vie, j'étais un fantôme, je dormais, je mangeais et pour chaque chose que je faisais, je priais pour que ce soit la dernière… Tu m'as redonné goût à la vie. Mais je n'aurais pas été assez forte pour lutter contre les décisions paternelles : c'est pour ces raisons que j'implore ton pardon. J'espère que tu garderas le souvenir de Louise, la femme qui, grâce à toi, a été la plus heureuse du monde… Louise »

Il pressa la lettre contre son cœur et sortit, sans même saluer Suzanne, se mêler au tumulte de Paris. Il se jura, au péril de sa vie, de découvrir le mystère ayant entraîné la chute fatale de son ange, celle qu'il avait tant aimée.

Caroline Carnoy, 1e L

Henri Cartier-Bresson Arizona, 1947

À suivre…